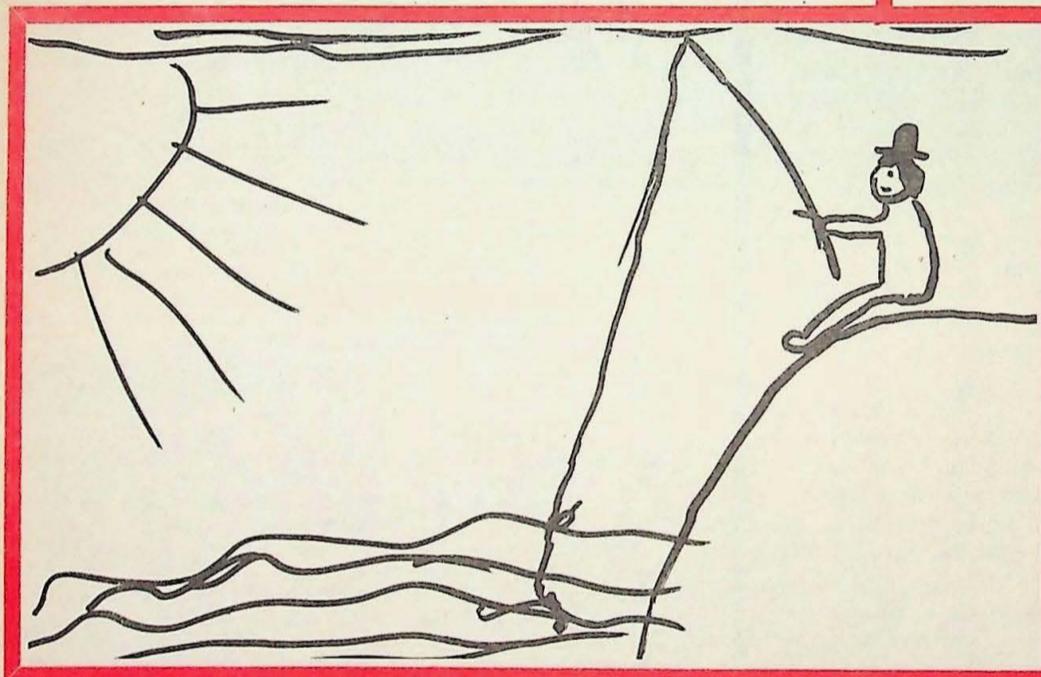
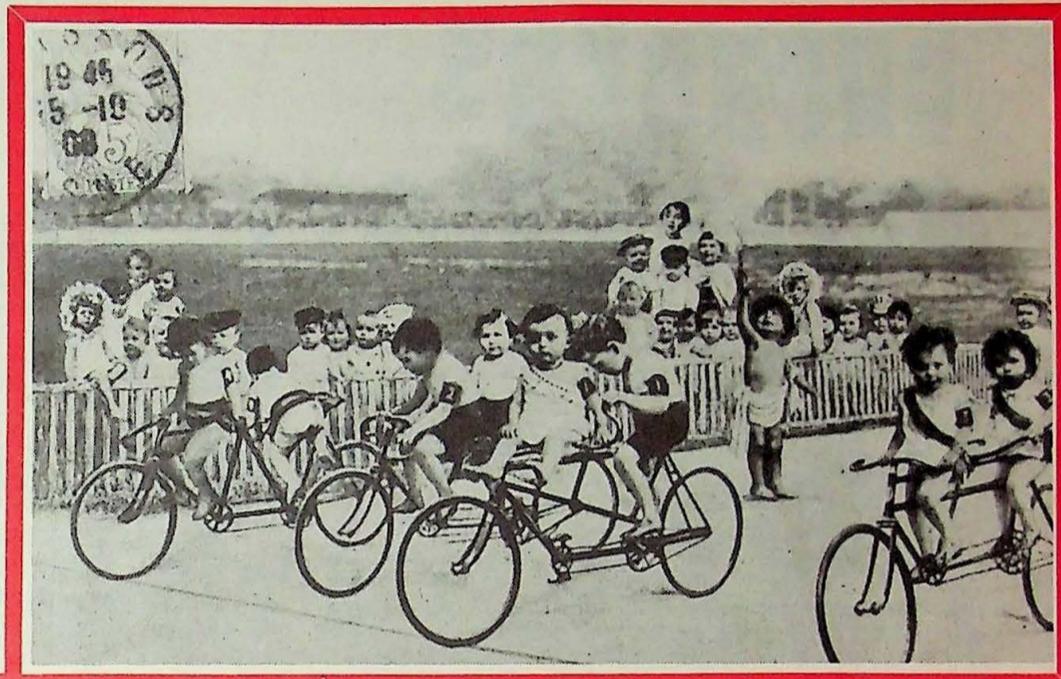


# tribune

socialiste



## spécial vacances

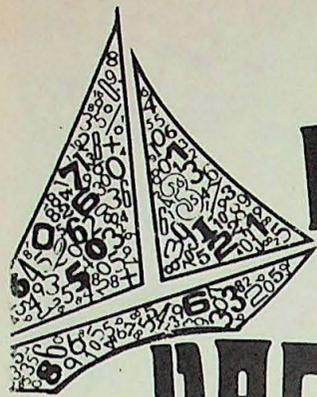
Prix **2 F**



Hebdomadaire  
du Parti Socialiste Unifié

N° 505 — 22 juillet 1971

# En forme d'introduction



# BONNES VACANCES quand même!

Au sein de l'équipe de rédaction qui a réalisé ce « numéro-vacances », bien des controverses se sont parfois élevées sur l'opportunité même de notre démarche! Car, au fond, ce journal va parvenir à la plupart d'entre vous dans son lieu de villégiature où il goûte un repos bien mérité, après onze longs mois de travail... et de luttes! Est-ce vraiment le moment de venir jouer les trouble-fête et de rappeler que, derrière les vacances, il y a encore l'exploitation capitaliste?

Pourtant, nous avons sauté le pas. Et si notre essai — nous en sommes conscients — est tout à fait imparfait, nous avons pris le risque de vous demander de réfléchir avec nous sur ce que nous sommes en train de faire. Au fond, quelques minutes de vacances... pour réfléchir à nos vacances!

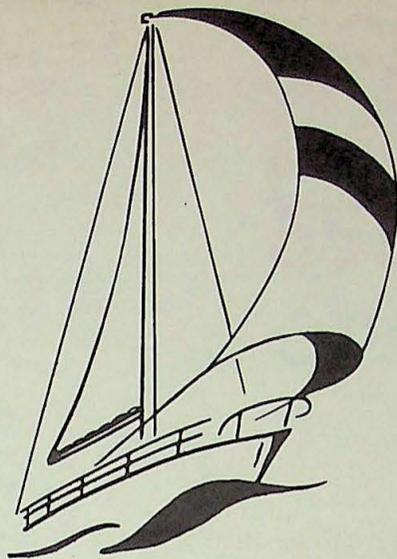
Nous avons surtout cherché à ce que cette recherche collective soit « opportune », c'est-à-dire délassante. C'est pourquoi, sans négliger les apports strictement « idéologiques », nous avons surtout voulu décrire des situations, poser de vraies questions telles qu'elles sont ressenties par les gens dans leur vie quotidienne. Nous publions la résolution adoptée par le VII<sup>e</sup> Congrès sur les jeunes travailleurs parce qu'il nous semble qu'on ne peut pas aborder le problème des loisirs sans poser, dans son ensemble, la situation de ceux qui sont le plus concernés. Mais nous la faisons suivre d'une interview « sur le vif » d'une bande de jeunes parisiens qui éclaire notre réflexion comme elle en montre les limites. Dès que nous parlons de culture et de sa signification, nous reproduisons une longue citation de Lénine. Mais nous citons immédiatement deux exemples concrets qui montrent comment on peut retrouver le sens de la fête populaire, aujourd'hui perdu. Et puis, un ouvrier boulanger nous explique ce qu'il en pense, lui, de la culture et ce que ce serait, pour lui, la fête socialiste...

Nous espérons ainsi, qu'ayant refermé le journal, vous aurez malgré tout passé un bon moment. Mais qu'aussi, vous aurez pris conscience que les vacances et le repos, ce n'est jamais qu'un temps de non-travail. Que, si vous êtes à l'étranger, vous vous souviendrez qu'au Maroc, comme en Grèce, « il y a quelque chose derrière la mer » et qu'un militant antifasciste n'est jamais vraiment au repos et ne se laisse pas réduire au spectacle du folklore. Que, si vous êtes au bord de la mer, vous n'admettez pas sans réagir les spoliations de plus en plus importantes qu'un certain capitalisme publicitaire fait supporter à la collectivité et donc d'abord aux travailleurs, et montrerez qu'un militant socialiste est toujours prêt à l'action... même sur les plages. Que, si vous vagabondez sur les routes, vous saurez vous arrêter dans les bons endroits, ceux justement où l'on cherche, avec le peuple, à recréer la fête populaire.

Accéder à la culture, changer sa vie en fête, jouir de son repos et de sa dignité d'homme, c'est ce à quoi devraient nous entraîner les vacances. Que ces quelques pages aient pu nous aider à nous en convaincre, et notre but aurait été atteint.

Bonnes vacances, quand même.

Philippe GUYOT.



# En forme de prologue

## En forme de générique

Ce numéro « Spécial-vacances » a été réalisé par une équipe de la rédaction de Tribune, animée par Françoise Claire et Jean-Yves Romo.

Jean-Louis Auduc, Cécile Garnier, François Cyr, Alain Guillerm, Guy Liétard et Jean-François Prémonté ont participé aux travaux de rédaction.

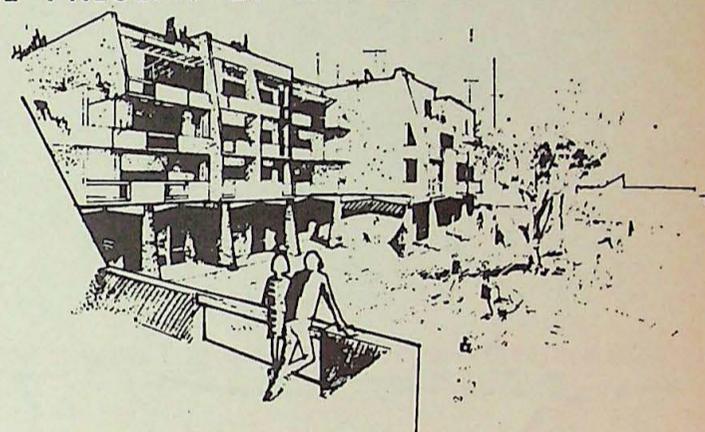
Françoise Claire et Philippe Guyot ont assuré la rédaction technique.

Les documents-photos illustrant ce numéro proviennent de : agences A.G.I.P. (page 3) et A.F.P. (pages 10, 11, 16 et 17) ainsi que de André Chêne (pages 1 et 15) et Pierre Collombert (pages 10, 11, 12 et 13). Les documents graphiques ont été reproduits à partir de « Le dessin d'humour » (Bibliothèque Nationale), « Picasso » (Galerie Louise Leiris) et « 20 ans de festival » (Avignon).

Les dessins d'enfants ont été sélectionnés par Françoise Claire.

Ce numéro est tiré à 25.000 exemplaires.

## LE PRÉSENT ET L'AVENIR. DES LOISIRS



Les sociétés industrielles ont engendré des progrès techniques et scientifiques spectaculaires. Mais elles ont aussi engendré la fatigue, le surmenage, surtout chez les dirigeants, les cadres supérieurs, les responsables politiques, l'intelligentsia. Il fallait donc créer pour tous ceux qui portent, des mois durant, tant de responsabilités, des conditions d'évasion, de détente à la mesure de leurs besoins de dépaysement, de leurs exigences de confort et de standing.

Cela fut fait avec bonheur à Bormes-les-Mimosas, la station de sports de mer la plus actuelle de France.

Près du Cap-Bénat, face aux îles du Levant et de Port-Cros, un village a surgi des eaux : le nouveau village de Bormes-les-Mimosas, d'où l'on peut contempler les splendeurs de la côte comme en croisière...

Les architectes, à Bormes-les-Mimosas, ont réussi cette performance d'intégrer parfaitement les techniques les plus nouvelles dans un cadre méridional. Les maisons, dispersées dans les jardins, construites en dur pour des générations, sont modernes, mais sans outrance. Elles se divisent en 3 ou 4 étages, pas plus, et elles accueillent le soleil, la lumière et la mer à bras ouverts par baies et terrasses. Contre le mistral, des doubles vitrages. Pour l'hiver, un chauffage individuel électrique, souple et sans odeur.

L'aménagement intérieur de chaque appartement est parfait. Le mobilier est raffiné, la décoration recherchée, l'équipement complet et confortable. De la literie au lave-vaisselle... Pour libérer au maximum des contraintes du ménage. Pour vous permettre de venir à Bormes sans préparatifs, avec une simple valise pour tout bagage... Bormes-les-Mimosas n'est pas seulement un complexe résidentiel de haut standing. C'est aussi une station de sports de mer, faite pour créer la joie des vraies vacances dans l'exaltation de l'action.

Un plan d'eau de 7 hectares vous appelle au large de ses mille reflets pour des croisières inoubliables ou pour vos premières sorties, doucement, bien à l'abri.

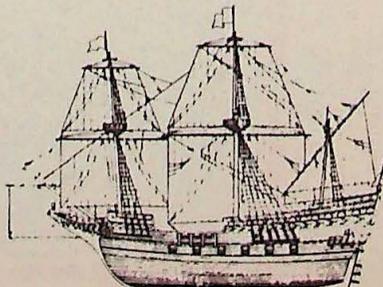
Ici aussi, tout a été prévu. Des quais, des anneaux, des bollards, des bornes pour l'alimentation en eau douce et en électricité, tous les services d'information, de réparation, d'entretien. Sans compter les écoles de voile, de ski nautique, de motonautisme, de plongée sous-marine.

Si la plupart des plaisanciers sont des amoureux fous de la mer, Bormes-les-Mimosas n'oublie pas pour autant ceux qui restent solidement attachés à notre bonne vieille terre. Tennis, golf, chevaux dans la forêt des Maures. Eux aussi sont comblés.

On comprend dès lors que 60 % des appartements du village de la mer soient déjà vendus et que les demandes de location affluent de toutes parts. Et que tant de visiteurs viennent admirer l'appartement témoin, agréable, sympathique, comme le vôtre pourrait l'être.

Si vous cherchez votre place au soleil, faites le détour à Bormes-les-Mimosas. Promenez-vous dans le village, sur le port. Laissez-vous pénétrer par l'ambiance sympathique et animée qui fait tout le charme de Bormes-les-Mimosas. Peut-être déciderez-vous aussi d'y amarrer votre bateau et votre vie. Et de réaliser ainsi votre meilleur investissement, un investissement-joie, un investissement-or, un investissement d'avenir.

MENS CONSEILS



## PESTE et choléra

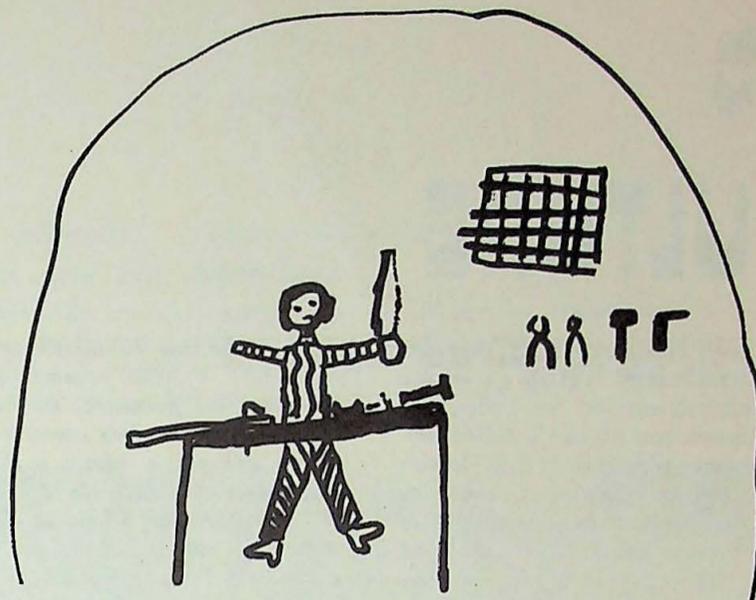
LORSQU'ILS se promènent avec leurs appareils photos dans les souks africains, les touristes occidentaux aiment à regarder les artisans faire les tapis ou les objets d'art, ensuite achetés à bon prix, puis posés sur un buffet ou contre un mur. D'aucuns considèrent que ces artisans sont de ces images que l'on garde et d'autres qu'ils ont la vraie vie... L'artisan marocain a consacré une grande partie de sa vie à apprendre à tisser un tapis. Son existence est liée à ses connaissances. Son existence et ses connaissances, ses gestes quotidiens et sa vie intellectuelle sont liés et se mélangent.

Les photos en couleur, la publicité des catalogues touristiques nous les présentent comme le folklore, les derniers représentants de l'art primitifs, du travail bien fait, avec cette curiosité que met un badaud à regarder un singe ou un beau poisson au zoo ou au cirque : ce sont des primitifs.

### La peste ! le travail

Le même artisan marocain arrive chez Renault. Qu'y voit-il ? Là, des O.S. sur leur machine font, pendant dix heures, ce qu'on leur a appris en une semaine de temps. S'il reste O.S. toute sa vie, il n'a plus rien à apprendre dans son existence de travailleur, c'est-à-dire la plus grande part de sa vie. Il aura beau avoir une voiture, bien manger, aller au bois et regarder la T.V., il a une vie moins riche que celle de l'artisan marocain. Il travaille comme un robot. Sa vie intellectuelle, s'il se fait violence pour en avoir une, se porte nécessairement sur des phénomènes totalement extérieurs à sa vie, à son travail. Tout ce qu'il a appris ne lui sert pas pendant les dix heures de temps qu'il donne à la société. L'expérience quotidienne de l'O.S. est la négation de l'intelligence.

L'exemple choisi, l'O.S., peut aussi bien s'appliquer à la dactylo qui a appris le clavier en cours accéléré, au technicien en informatique qui a fait six mois de spécialisation, à l'ingénieur qui doit oublier les trois quarts de ce qu'il a appris avant de commencer dans son service. Tout cela est bien banal car tout le monde le sait, dira-t-on. Dès lors, voyons ce qui fait qu'on accepte de vivre cet état d'infériorité. C'est surtout parce que la vraie vie commence et tend à se manifester dès que l'O.S. aura pointé son carton, qu'il franchit les portes de l'atelier ou que la dactylo aura entendu la sonnerie de sortie. Ils tenteront, dans le train, au volant de la voiture, de faire fon-



(Dessin de Sylvie, 8 ans.)

tionner leurs capacités intellectuelles mais le premier obstacle sera, bien sûr, la fatigue physique et psychique accumulée dans la journée.

### Le choléra ! le loisir

Alors, en désespoir de cause, ils se contenteront de peu, ou plutôt d'activités moins difficiles que le travail. Cette envie fonde l'existence des journaux, des programmes de T.V., des films, des livres, des jeux, des boutiques dits distrayants. En un mot : les loisirs que distille le capitalisme et dont la première tâche est de faire oublier aux travailleurs qu'ils ont travaillé, que, le lendemain, ils devront retourner travail-

ler. Il ne leur reste donc plus qu'à attendre le jour ou les deux jours où ils ne travaillent pas. Ils vont essayer de se plonger dans un monde différent. Le monde différent, quel est-il ? C'est celui qui, dans les grandes villes, est organisé par les industriels du loisir, ce monde multiforme des cinémas, théâtres, campings aménagés, radio, télé, salons de ci ou de ça, disques, stades pour ne citer que l'essentiel. Il y a aussi les travailleurs qui vont essayer d'imiter le mode de vie de ceux que la civilisation leur présente comme les primitifs : le pêcheur n'attrapera plus le poisson pour se nourrir tous les jours, le chasseur chassera en essayant de tuer plus de gibier que son voisin, le bricoleur fera des objets personnels plus pour du superflu que pour une utilité vitale. Les activités sont encore des activités de remplacement. Enfin, troisième possibilité, il y a ceux qui consacrent le temps de non-travail presque uniquement à faire fonctionner leur cerveau, à apprendre et étudier. Pourquoi ? Parce qu'ils veulent améliorer leur connaissance technique et être mieux placés dans la compétition pour la hiérarchie sociale dans la production et hors de la production.

Notre vie est donc partagée en deux parties bien distinctes. Les historiens des années futures décriront notre société comme une société qui avait créé le lundi pour faire souffrir des millions de travailleurs. Ils devront aussi dire comment, chaque jour de la semaine, le travail aura écrasé les ouvriers sous l'activité routinière et leur aura fait dire, le lundi : « Je me suis emmerdé. » □



# LOISIRS et CULTURE

Le Dictionnaire Larousse en donne cette définition : « Ce sont les distractions, les occupations auxquelles on se livre de son plein gré, pendant le temps qui n'est pas pris par le travail ordinaire. »

C'est dire que les loisirs peuvent être extrêmement variés, puisque chacun choisit suivant ses goûts, son tempérament, son niveau intellectuel, sa résistance physique... Les loisirs peuvent être *physiques* : tous les sports ; *manuels* : bricolage, jardinage, tricot, couture... ; *intellectuels* : lecture, visites de musées, conférences, cinéma, photo, collections... ; *artistiques* : peinture, sculpture, reliure, émaux, théâtre d'amateur... ; à la fois *physiques et intellectuels* : voyages, promenades, chasse, pêche, yachting... On voit aussi que les loisirs peuvent être *individuels ou collectifs*, suivant les goûts de chacun (visites de musées seul ou en groupe, de même voyages individuels ou organisés, etc.), que tous les loisirs ne sont pas à la portée de tous, car certains sont très onéreux (la voile, la chasse). Enfin et surtout, le temps consacré aux loisirs est loin de pouvoir être le même pour tous, car non seulement il dépend du temps pris par le travail ordinaire, mais encore il suppose que ce travail journalier n'est pas trop exténuant pour pouvoir laisser aux ouvriers le désir de faire autre chose.

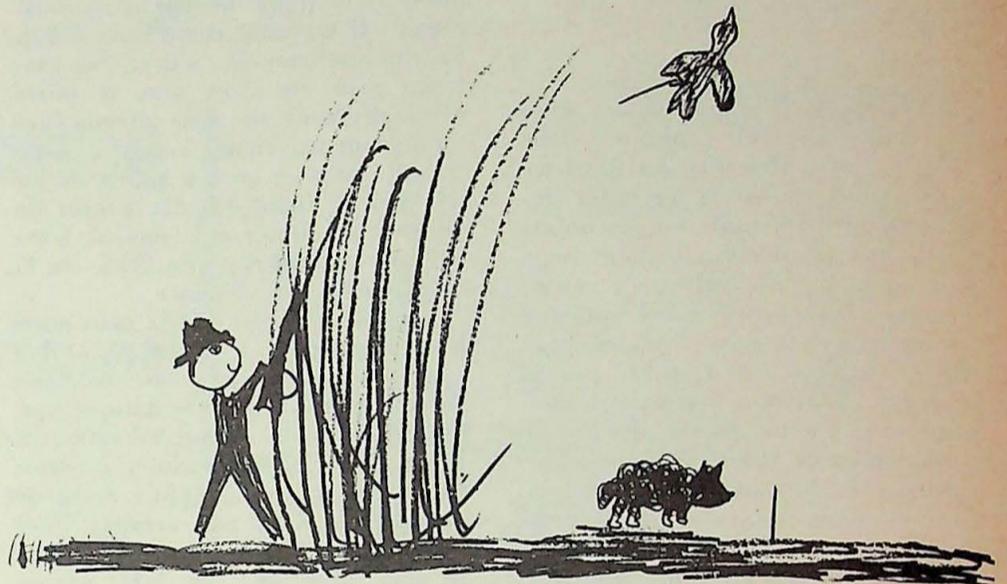
« Loisirs et culture ». Pourquoi ces deux mots sont-ils associés, et d'abord, posons la question « Qu'est-ce que la culture, qu'appelle-t-on un homme cultivé ? ». La culture, telle que nous l'entendons généralement, est quelque chose d'assez complexe, résultat à la fois de l'instruction et de l'éducation. C'est dire que ceux qui la possèdent appartiennent généralement aux classes privilégiées qui ont eu les loisirs et les moyens matériels de l'acquérir. Les enfants qui ont la chance de naître dans ce milieu favorisé acquièrent tout naturellement cette éducation et un certain vernis culturel, avant même d'aller à l'école, auprès de parents cultivés ayant le temps de s'occuper d'eux. On voit donc le rapport étroit qui existe entre « culture » et « loisirs ». Pour pouvoir se cultiver, il faut avoir des loisirs, mais ceux qui ont des loisirs sont ceux qui ont assez de culture pour occuper des emplois favorisés. Les ouvriers qui ont des horaires plus longs, un travail plus dur, ont peu de temps pour se cultiver, et leurs enfants, bien qu'aussi intelligents que les autres, sont défavorisés dès le départ. Faut-il donc, dans ces conditions, parler de « culture bourgeoise » et donner raison à ceux qui veulent la détruire, raser tout ce qui existe au point de vue artistique, brûler les œuvres des écrivains et des artistes des siècles

passés ? Lénine lui-même ne le pensait pas : « Nous sommes par trop nihilistes en peinture. Le beau doit être conservé et pris comme modèle, même s'il est « vieux ». Pourquoi tourner le dos à la véritable beauté et la renier comme point de départ pour la seule raison qu'elle est « vieille » ? Pourquoi adorer le nouveau comme un dieu que l'on doit adorer uniquement parce que c'est le nouveau ? Quelle absurdité ! Il y a là beaucoup d'hypocrisie et, bien sûr, de culte inconscient de la mode artistique qui règne en Occident. »

La culture d'un peuple est faite de toutes les connaissances et acquisitions accumulées depuis des siècles et tous les hommes y ont participé. Il semble plus logique de dire que la culture fut toujours le fait de ceux qui ont eu le temps et le loisir de réfléchir et de s'instruire. Au Moyen Age, les moines furent les principaux détenteurs de cette culture ; au temps de la gloire de la monarchie, la noblesse l'accapara, depuis la Révolution, la bourgeoisie accéda à la culture en même temps qu'au pouvoir et, tout naturellement, a choisi dans les œuvres passées ce qui pouvait servir à sa mainmise sur le peuple.

Plus que de « culture bourgeoise », c'est donc *d'exploitation de la culture par la bourgeoisie qu'il faut parler*.

La culture populaire doit, certes, elle aussi, faire un choix, mais ne peut tout rejeter en bloc sans perdre un capital acquis depuis des siècles. Peut-on abattre les églises romanes et les cathédrales gothiques sculptées par les artisans du Moyen Age (c'était la classe ouvrière) ? Peut-

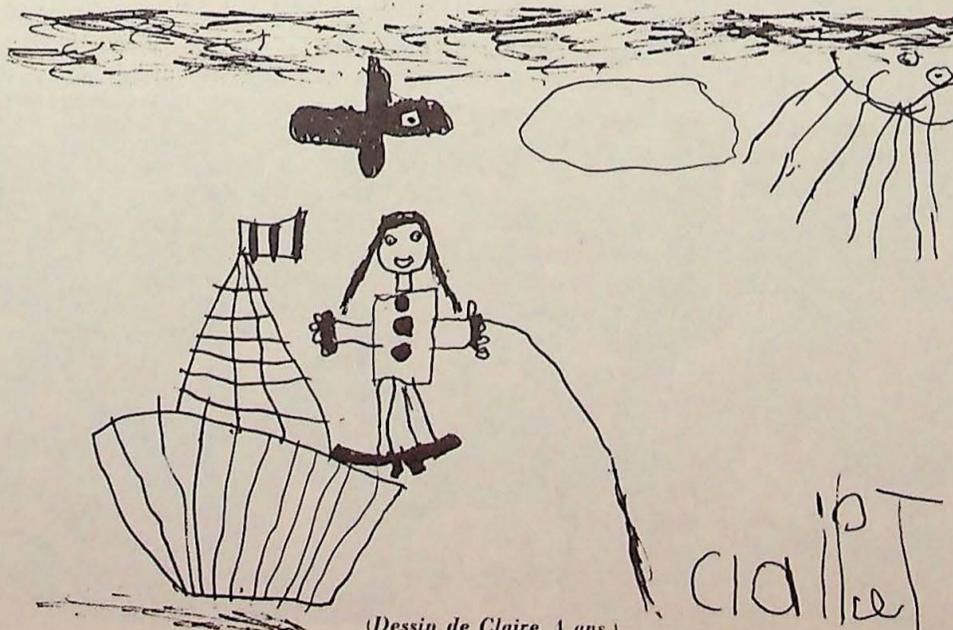


(Dessin de Sylvie, 8 ans.)

on rejeter Villon, Rabelais, Sade, marquis mais combien contestataire, membre de la Section des Piques en 1789, dont les écrits politiques sont bien en avance sur notre temps. Peut-on rejeter Victor Hugo qui a vraiment su se faire comprendre du peuple et qui, grâce à son prodigieux talent, a sublimé les Communards de 1871 ? Et combien d'autres... Notre histoire peut, elle aussi, être utilement récupérée et exploitée par le peuple : au lieu d'apprendre aux enfants « la merveilleuse histoire de nos rois qui ont fait la France au prix de tant de sang » (!), que ne leur enseigne-t-on pas la lutte du peuple pour la prise du pouvoir : pastoraux de l'an 1200, Etienne Marcel et la Jacquerie, les révoltes de 1630 des Saintongeais et des lanturlus de Bourgogne, des croquants du Périgord en 1637 et des va-nu-

pieds de Normandie en 1639... Tous ces révoltés que les livres d'histoire nous présentent comme d'abominables bandits et assassins, n'étaient que des hommes qui demandaient à vivre comme des hommes, non comme des esclaves ou des bêtes : la Révolution de 1789 qui fit faire un immense pas en avant au peuple et à qui l'on doit la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ; les révolutions de 1830 et de 1848 — et, il y a cent ans, la Commune — soixante-douze jours de gouvernement populaire... Mais on se heurte toujours au même problème : pour changer les livres d'histoire, il faut d'abord changer de régime. C'est également la question primordiale pour que le peuple puisse, dans l'avenir, accéder vraiment à la culture.

Pour qu'un homme puisse développer toutes ses facultés, il faut qu'il ait le temps, c'est-à-dire qu'il n'ait pas l'obsession, le matin et le soir, de s'entasser dans des trains et des métro-bus, qu'il vive dans un cadre où la nature a été préservée et non détruite par les sociétés immobilières. La culture populaire, ce ne sont pas les seules M.J.C. et associations qui la feront, si deux grandes réformes ne sont pas réalisées avant tout : Pour les adultes : réduction du temps de travail, et cela est possible si l'on admet que le machinisme moderne doit amener la libération de l'homme et non plus de profit aux industriels ; pour les enfants : davantage d'écoles maternelles avec plus de maîtres qualifiés, afin que tous puissent profiter de cet enseignement. Mais, pour cela aussi, il faudra sans doute attendre l'avènement d'un gouvernement socialiste révolutionnaire.



(Dessin de Claire, 4 ans.)

# Vacances et Publicité

D'UN bout à l'autre de l'année, dans le métro, les rues ou les journaux, on nous invite à penser aux vacances, à les organiser avant qu'il ne soit trop tard, comme s'il s'agissait d'un véritable « rush » de tous les Français vers les lieux privilégiés pour la détente.

Pourtant, 57,3 pour 100 des Français ne se déplacent pas pour leurs congés annuels, et même si on les présente comme le but suprême de l'année de travail, nombreux sont les travailleurs qui n'ont jamais « pris de vacances » au sens où on l'entend ordinairement.

Alors, à qui s'adresse la publicité des vacances ? Il suffit de l'étudier d'un peu plus près pour s'en rendre compte.

## Imposer le mode de vie de la classe dominante

D'abord les prix. N'ayez crainte, pas de surprise, les prix comprennent le plus souvent le voyage et le séjour. N'est-ce pas démocratique ? Des prix « à la portée de tous, pour tous les budgets ».

Jugez plutôt :

● Croisière en Grèce, avec séjour à Athènes (huit jours de Paris à Paris) : 2350 F (par personne, bien sûr !).

## Des loisirs de consommation

*Partir... Changer de vie, d'habitudes, échapper à l'ennui de notre société...*

*Sortir du cycle infernal « métro-boulot-dodo »...*

C'est le rêve de beaucoup de vacanciers, Pourtant, nombreux sont ceux qui reculent devant les diverses formalités à remplir et préféreraient partir en voyage organisé ou dans un club.

Et la routine recommence, sans qu'on s'en aperçoive. Une autre routine, bien sûr. Pas celle de l'usine ou du bureau. Mais elle ne laisse pas davantage de place à l'initiative privée. Tout est prévu d'avance : excursions, sorties, soirées... Et c'est ainsi que, de la société de consommation, on passe aux « loisirs de consommation ».

Cette formule favorise, là encore, les sociétés privées, véritables « marchands de soleil », qui d'ailleurs ont connu ces dernières années un afflux plus important de touristes en raison du contrôle des changes. Cette mesure, soi-disant destinée à limiter les opérations des capitalistes à l'étranger, a surtout créé des difficultés pour les gens qui voulaient prendre leurs vacances ailleurs qu'en France. Pour ne pas craindre de dépasser le taux de devises permis, il ne restait guère que la solution des agences de tourisme.

● Circuit en Yougoslavie, huit jours de Paris à Paris : 1380 F.

● Tour d'Espagne, 19 jours : 2200 F, etc.

Ce sont quelques exemples pris au hasard, dans un album de tourisme. Il ne semblent pas précisément s'adresser à des familles dont le père est payé au S.M.I.G.

Cette vision des vacances est donc celle d'une certaine classe sociale, et qui n'est pas forcément la classe ouvrière. Car partir en vacances, ce n'est pas seulement aller ailleurs, c'est aussi vivre différemment, par opposition, pourrait-on dire, aux autochtones, et pour rompre également la monotonie de l'existence quotidienne.

Ainsi, il existe une « mode de vacances » qui s'étale partout dès les mois d'été : mode vestimentaire, qui peut s'expliquer par le changement de saison ou de climat, mais aussi mode alimentaire, etc. Par exemple, cette boisson gazeuse, qui se consomme tout au long de l'année, mais qui devient, pour les besoins du commerce, la « boisson de l'été »...

Les vacances présentées ainsi par la publicité sont alors une source de profit supplémentaire pour la bourgeoisie, un moyen de récupérer ce que les travailleurs ont économisé pendant l'année.

Bien sûr, beaucoup restent en France. Mais aujourd'hui, d'après les statistiques, 17 pour 100 des Français prennent leurs vacances à l'étranger. Où exactement ? Il est bien évident que les pays sont choisis essentiellement en fonction de leur climat, et rarement pour eux-mêmes : on va chercher le soleil. Ceci amène tout naturellement à préférer les pays méditerranéens, et surtout l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Grèce, qui ne sont pas trop éloignés de la France.

## Une certaine complicité avec le régime politique

Il est d'ailleurs curieux de constater l'attrait soudain de certaines personnes pour l'Espagne, le Portugal, l'Italie ou même l'Afrique du Nord, pendant les mois d'été, alors que tout au long de l'année, ces mêmes personnes adoptent une attitude résolument raciste envers les ressortissants de ces pays qui travaillent en France. Le pays lui-même est alors plus ou moins considéré comme une colonie, et tout paraît beau, pittoresque, même la misère... surtout quand on ne la partage pas !

## Aller ailleurs... trouver le soleil, mener une vie détendue...

Combien, en partant, pensent que la Grèce, le Portugal, l'Espagne ont des régimes fascistes, et que si l'on voit se coucher le soleil sur une mer

azurée, un grand nombre de condamnés politiques, à l'ombre des prisons, ne peuvent pas, eux, goûter ce spectacle ?



« Vivre à la grecque », peut-on lire dans un article de journal de tourisme, « c'est faire du soleil un allié, de la chaleur un bienfait. Aussi on se lève tôt... Puis on flâne dans les rues de la ville, du port ou du village jusqu'à onze heures ou midi... Alors on s'assied.

« A une terrasse bien aérée. En face, la mer ou la rue. Simplement pour le plaisir de voir bouger quelqu'un ou quelque chose tout en restant immobile. Vers treize ou quatorze heures, recherche de la taverne ou du restaurant...

« Puis c'est la sieste.

« Vivement recommandée en été ; une heure, pas davantage, pour mieux goûter après, la plage, son sable chaud et sa mer tiède, en toute quiétude...

« Douche, une « beauté », on passe la dernière chemise achetée ici ou le corsage à la mode et... de nouveau, l'apéritif...

« On bavarde, on pense.

« Le soleil a disparu ; avec lui, la nonchalance. L'envie de marcher, de discuter, de danser apparaît. Tant pis pour les vieilles habitudes : il sera bien temps de les retrouver plus tard... »

C'est de la publicité. C'est aussi tout un programme, qui en dit bien long.

Et pourtant, vivre à la grecque... Demandez aux exilés politiques... C'est aussi Papadopoulos, Patakos et la C.I.A. C'est aussi les mouchards et les flics, qui font arrêter chaque jour de nouveaux citoyens. C'est aussi la propagande fasciste et militaire tout au long des routes, dans tous les magasins. Mais la publicité des vacances n'aborde pas ce genre de sujets. Et puis, qui y songe ? Le Parthénon est si beau, le ciel si bleu, et c'est les vacances... A la rentrée, il sera toujours temps, en bon démocrate que l'on est, d'aller manifester sa solidarité avec la lutte du peuple grec.

Il ne faudrait pourtant pas en déduire que les gens qui vont en Espagne ou en Grèce ont cessé d'être des militants socialistes ou syndicalistes. La vie éreintante que leur impose la nouvelle société légitime leur besoin de repos et d'oubli. Il faut, certes, qu'ils reprennent conscience et ouvrent les yeux devant le fascisme en action. Mais il faudrait surtout qu'ils mènent une vie plus décente, moins épuisante, que leur repos ne soit pas limité à un mois au maximum.

Et il ne faut surtout pas oublier qu'aujourd'hui encore, si les congés payés sont une loi pour tous, les vacances au soleil restent un luxe pour une minorité. □

# loisirs pour cadres fatigués

COMMENT passer ses vacances quand on appartient aux classes supérieures de notre société ?

Une publicité indécente récemment parue dans le « Monde » invite nos élites à se détendre dans une super résidence des bords de mer, à Bormes-les-Mimosas.

L'entrée en matière est des plus significatives : le monde industriel, le progrès technique créent la fatigue, le surmenage. Devinez qui sont les plus touchés ? Eh bien, surtout « les dirigeants, les cadres supérieurs, les responsables politiques (sic), l'intelligentsia ». Quant aux autres, n'en parlons pas. Il y a la fatigue noble de ceux qui ont tant de responsabilités » et celle qui ne l'est pas.

Donc, ces cadres et autres élites, ayant grande soif d'évasion et grand besoin de dépaysement, se voient invités par cette mirobolante publicité à acheter un super appartement, avec lave-vaisselle, soleil, mer, lumière, terrasse incorporés. Evidemment, on se retrouve entre gens du même standing (sous-entendu loin de la promiscuité des gens du peuple). Le programme de détente proposé est hautement édifiant : les pleins de fric pourront amarrer leur yacht près d'un quai équipé des aménagements dernier cri. Au programme : croisières, ski nautique, motonautisme, plongée sous-marine — symboles des loisirs de privilégiés et de la bourgeoisie en vacances.

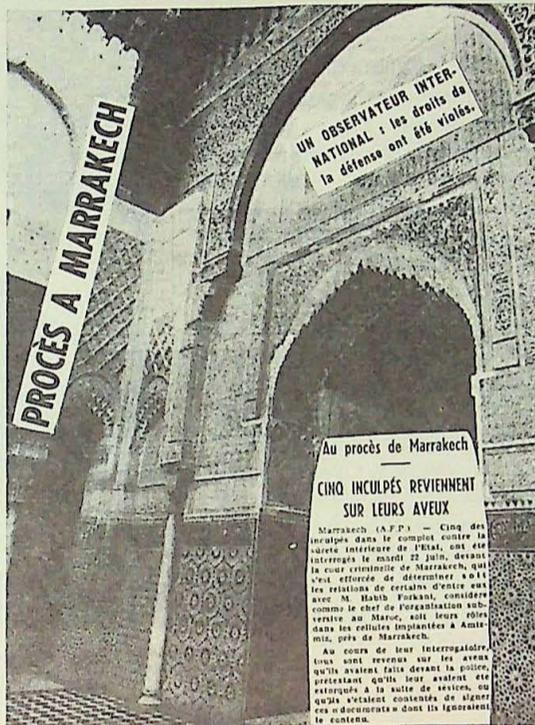
Quant à ceux qui ne sont pas marins, il leur reste le tennis, le golf, le cheval — autres symboles des loisirs de leur classe.

Et, enfin, cette publicité n'oublie pas de joindre l'utile à l'agréable : le fric appelle le fric. Achetez donc à Bormes-les-Mimosas, non seulement vous vous détendrez, mais, en plus, vous investirez ! Un bon capitaliste le reste, même en vacances. Il est temps d'arrêter ce scandale. Lentement et sûrement, la bourgeoisie s'approprie les coins privilégiés de la France, les occupe et étale au grand jour ses privilèges. La beauté naturelle devient domaine de spéculation, source à fric. Un seul critère : le maximum de profit.

Parallèlement, l'idéologie dominante, à coup de publicité et autres matraquages, développe insidieusement une représentation des loisirs aliénants : Loisirs évasion : ne plus penser, ne pas réfléchir, surtout oublier, oublier l'oppression quotidienne du milieu de travail, du cadre de vie... Loisirs consommation : pour se détendre, il faut dépenser et consommer — et plus on a de fric, plus les loisirs augmentent.

Les travailleurs doivent réagir pour refuser cette nouvelle exploitation. Les quelques miettes que l'on veut bien leur laisser : parcs nationaux trop petits, campings surchargés, H.L.M. de vacances... La lutte de classes ne doit pas prendre de vacances.

## LE MAROC VAUT BIEN UN VOYAGE



LE Maroc fait actuellement un gros effort de publicité pour attirer les touristes étrangers. Dans le « Monde », les 8 pages économiques consacrées au Maroc vantent les richesses archéologiques, touristiques de ce pays. Les compagnies aériennes, maritimes et routières proposent des prix de séjour à la portée des bourses moyennes (1.300 à 1.600 F pour 8 jours par Jet, pension complète, au départ de Paris aller-retour). Cette publicité et l'attrait du pays ont porté leurs fruits : 850.000 touristes en 1970, 990.000 prévus pour 1971. Toutefois, le titre d'une des dernières annonces publicitaires n'est peut-être pas très heureux. A côté d'une magnifique mosquée, on lit « Au

## Au Maroc il y a quelque chose de l'autre côté de la plage.

Au Maroc, il y a la plage. Mille et une plages. Aux mille et un visages. De petites criques sauvages et douces, abritées des vents. Des plages escarpées, difficiles à conquérir. D'immenses langues de sable blanc où joue un soleil impétueux. De longues plages, civilisées pour permettre tous les sports, tous les bronzages, tous les farinettes. Trouvez la vôtre. Choisissez bien. Gardez-la. Elle est à vous. A vous seul : il en reste encore mille. Et plus... De l'autre côté de la plage, comment d'autres vies. Le passé, le présent. Lire AU PROCÈS DE MARRAKECH le Maroc. Vous Pierres. Vieux, de tout.

Rêvez devant une fête de bleu vireoytant de l'aurore à l'aurore : les robes des danseurs de Foul el Hassan. Acceptez avec bonheur le verre de thé à la menthe préparé par le maître de maison qui vous a choisi pour ami. Faites-vous archéologue, historien. En découvrant les traces des civilisations éteintes, au gré des routes neuves, routes larges, où vous irez à votre vitesse, tranquille. Devenez Marocain : 2 h 30 suffisent. Devenez Marocain : le Maroc. Vous

La défense a relevé des contradictions dans le récit du principal témoin de l'accusation. Les Castagnettes de fer. Avec les conteurs. Les charmeurs de serpents. Avec un homme qui, sur la place appliqué, coud à la machine ; ne souriez pas, c'est un travail noble, un travail de « mâle ». Cueillez la gaieté insolite des motifs légers qui s'allument aux murs des mosquées. Comme les six de Burgos, protégions ces hommes menacés. Sans doute le tribunal militaire s'est-il déclaré incompétent pour juger ce « complot », mais il reste que plusieurs inculpés risquent la peine de mort, malgré les engagements récents du gouvernement marocain. Devenez Marocain ; devenez un des nôtres ; au Maroc les touristes n'existent pas, il n'y a que des amis.

Maroc LE MONDE. 17 JUIN 1971

Les avocats ont longuement dénoncé diverses irrégularités et les conditions de détention des accusés

## Maroc

Maroc, il y a quelque chose de l'autre côté de la plage ». Malgré soi, on pense qu'en effet il y a même beaucoup de choses « de l'autre côté de la plage » et que la douceur de l'été, la détente des vacances, le désir de dépaysement ne doivent pas nous cacher qu'à Marrakech, comme hier à Burgos, à Leningrad ou à Yaoundé, les droits de l'opposant au pouvoir, les droits de l'homme sont brutalement réprimés.

Rappelons la conclusion de l'article de François Della-Suda dans « T.S. » du 27 mai dernier : « Il nous appartient de crier la réalité de l'autre Maroc où la féodalité la plus rétrograde a réussi à asservir tout un peuple... De dénoncer par tous les moyens, y compris par le boycott des touristes à bon marché, de la coopération dans la bonne conscience... et de la publicité qui vante ce tourisme et cette coopération. »

Ce numéro spécial de vacances ne doit pas nous faire oublier les atteintes aux libertés que subissent de nombreux militants révolutionnaires dans le monde entier. Pour eux, la lutte continue.

# Opération plages

La Fédération des Alpes-Maritimes (Nice) a décidé d'organiser cet été une campagne suivie sur les plages, entre le 15 juillet et le 15 septembre : actions sur les festivals de la côte, fêtes populaires, actions sur les plages privées, mise en cause de l'exploitation des loisirs et du pillage de la région au profit du tourisme. L'axe de ce travail serait de montrer comment changer la vie.

Nous avons pris contact avec les fédérations du littoral pour essayer d'organiser cette action à plus grande échelle, et mettre rapidement au point le matériel (tracts, affiches, journal) et les contacts à prendre avec d'autres organisations.

Nous pensons que des camarades parisiens peuvent être intéressés. Ils seraient hébergés sur place, soit chez des militants, soit dans les appartements laissés pendant les vacances, soit dans les campements que nous organiserions chez des camarades paysans ; le séjour leur reviendrait peu cher (au maximum 100 F pour le mois) ; ils disposeraient de leur temps et seraient disponibles pour les actions ; d'autre part l'autogestion des campements permettrait des expériences de loisirs collectifs.

# "Les loisirs, on peut pas, on est trop crevé"

T.S. — *Qu'est-ce que les loisirs pour toi ?*

— Onze heures de travail. Huit heures de sommeil. Deux heures, deux heures et demie pour manger. Bon ! Eh bien ! Il te reste plus rien. Dans l'année un ouvrier, il n'a pas de loisir. Il peut pas se permettre des loisirs ! Alors, il a des loisirs en vacances et en vacances il faut de l'argent : pour se promener, pour louer une maison.



## Les vacances

T.S. — *Que fais-tu pendant les vacances ?*

— Mes loisirs en vacances, c'est les boules, la piscine, le volley, la marche. Je voudrais bien faire autre chose, mais je peux pas me le permettre. J'ai pas assez d'argent pour faire des excursions ou aller au théâtre. Les loisirs, c'est de la marchandise. Il y a plein de publicité pour ça. Les gens attendent onze mois pour aller en vacances et retrouver un peu de liberté : ils n'ont plus à aller au boulot à telle heure, à prendre le métro. Ils sont moins condamnés en vacances que dans l'année. Ils se crevent pour ça. Quand tu vas pas en vacances à l'heure actuelle, les autres y se foutent de ta gueule ! On te prend pour le dernier des derniers !



## Le cinéma

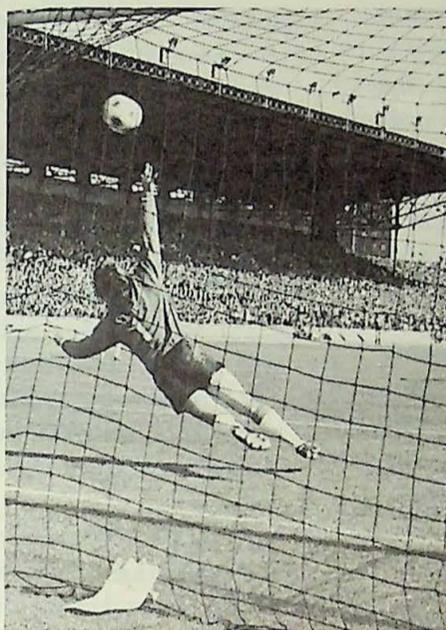
T.S. — *Tu vas au cinéma ?*

— Non j'y vais plus. Je trouve que c'est une tromperie complète. Il n'y a qu'un film que j'ai vu d'à peu près valable depuis 3 ans, c'est « Z ». Je l'ai aimé. Il y a beaucoup de vérités dedans. Je connais pas le nom de celui qui l'a fait, mais c'est des vérités. J'ai été étonné qu'on le laisse passer.

T.S. — *C'était du « loisir » pour toi ce film ?*

— Oui ! On m'en avait tellement parlé, je voulais aller le voir. J'ai pas été déçu. Quand on sort de ce film, on sait que ça se passe dans la vie de tous les jours. Peut-être qu'ils l'ont laissé passer, parce qu'ils croient que les gens se disent que c'est pas vrai. Pour moi c'était la vérité. J'étais en vacances. Devant moi, il y avait des gars de cinquante piges. Ils bouillaient, mon pote ! J'étais en vacances, alors j'avais du temps. Je travaillais pas le lendemain ! Tu comprends mieux quand t'as l'esprit tranquille.

plus grand plaisir. J'aime le foot, la culture physique. J'apprendrais aux jeunes à frapper la balle, à courir ; la plupart des jeunes y savent pas courir ! Je leur apprendrais la technique.



— Regarde les gens qui font des collections de photos, de petits coureurs tout ça ! Eh bien ! Ils s'imaginent qu'ils courent déjà ! Ils savent qu'ils sont pas capables ! Alors ils se crevent dans le coup, mais ils aiment ça. Mais ils sont pas capables de le pratiquer. En cherchant, ils trouveraient un sport qu'ils sauraient pratiquer. Mais ils suivent trop la publicité. Le sport, c'est pour mieux se sentir dans sa peau, pour pas se déformer le corps. Faut pas du tout se spécialiser.

T.S. — *Qu'est-ce que tu fais d'autre ?*

— J'aime bien les réunions. Je sais pas lire et puis je suis contre les spécialistes. Je vais voir tous les sports. Par exemple je suis allé voir Paris-Strasbourg à la marche.

## La culture

T.S. — *Qu'est-ce que la culture pour toi ?*

— On est trompé sur la culture. C'est pas lié à la vie. Moi je lie culture et travail. La culture ça doit pas être d'aller voir un château. Il faudrait qu'on apprenne à lire, mais je préfère aller à une manif et voir les gens parler.

La culture, c'est vachement difficile pour moi, qui a pas été à l'école. Tu pourras prendre beaucoup d'ouvriers, la culture on leur a jamais appris. Ça s'apprend la culture, non ? On me trouve cultivé et je le savais pas alors tu vois ! C'est ça, tu vois. Il y a un gars l'autre jour, il m'a dit que je parlais comme un vrai communiste parce que je disais qu'on pourrait vivre sans argent, tout en commun. Je sais pas moi ! Le respect de l'un l'autre c'est ça déjà la culture. Aider un copain en difficulté, l'amitié, c'est pas la politesse. Un gars qui fait ça, c'est être cultivé. Le « Docteur Jivago », c'est de la culture mais j'ai rien compris. Mais tu vois, j'aime le cirque parce qu'une bête et le dompteur, c'est humain à voir. Si tu fais pas de mal à une bête, elle t'aime. Les animaux ils ont de la mémoire. Un cheval par exemple : j'ai connu un jockey qui avait matraqué un cheval pour gagner une course. Le cheval, il ruait chaque fois que le jockey rentrait dans l'écurie. Tu vois, je vais à Vincennes, mais pas sur le terrain, sur le bord de la route. Je joue pas au tiercé.

Dans les comités d'entreprises, on fait du sport, du corporatif, mais c'est trop pour faire oublier le travail aux gens. Les comités d'entreprises, ils devraient sa battre pour que le travail soit plus vivant, pas séparer le travail et le loisir. □

# un ouvrier boulangier raconte

T.S. — *Le cinéma engagé a un intérêt ?*

— Il faut expliquer ce qui se passe, qu'il y a des gens qui profitent de tout. T'as vu dans le film, on fait tout pour liquider le mec qui dit la vérité.

T.S. — *Et la télé ?*

— C'est pas une détente. Je les trouve affreux, c'est des gars qui se foutent de la gueule des gens. Si, j'aime bien regarder un match de foot ! Un beau match !

T.S. — *T'aimes lire ?*

— J'aime pas lire. On m'a pas appris ! J'aime que le réel. Lire ça m'énerve.

## Le sport

T.S. — *Qu'est-ce que tu aimerais faire si tu avais des loisirs ?*

— Le restant de ma journée, ça serait encore du boulot : j'aimerais m'occuper des jeunes. Ça serait mon

T.S. — *Ça a quel sens pour toi ?*

— Pour se détendre, pour leur corps quoi ! Sans l'esprit de toujours gagner !! Faire comprendre qu'on peut jouer, pour le plaisir, tout en jouant bien ! La trahison du football, c'est qu'il y a les buts. Je me suis une fois entraîné sans les buts. Alors là, les gars, c'est plus les mêmes. Eh ! le fric, c'est les buts. Si t'enlèves les buts, t'auras plus un chat dans la tribune. Le sport, c'est pas se foutre des coups. Parce qu'il y a des gars comme ça. Ils cognent pour diminuer l'adversaire. La compétition c'est le fric ! Si on supprimait les buts, les gens y rentreraient sur le terrain. Gagner, c'est bien, mais moi j'ai perdu en étant pas content. Mais tu peux être le meilleur et perdre.

T.S. — *Comment tu expliques, qu'il y ait des gens qui ne se passionnent que pour les résultats sportifs ?*

# Les jeunes travailleurs dans la lutte de classes



*Ce texte a été rédigé par des membres du comité de coordination jeunes travailleurs militant dans l'O.J.R.T. (Organisation des jeunes travailleurs révolutionnaires).*

Dans la période de montée des luttes que nous connaissons actuellement, une constatation s'impose très vite : l'importance du rôle joué dans ces luttes par les jeunes travailleurs, quelles qu'elles soient. C'est en fonction de cette constatation et de l'expérience récente que nous avons acquise dans une organisation de jeunes travailleurs que nous nous devons d'apporter notre contribution à l'avancée du mouvement révolutionnaire, à savoir la place et le rôle de la jeunesse dans la lutte pour la révolution socialiste.

## I. - Les jeunes travailleurs sont une fraction surexploitée de la classe ouvrière

Déqualifiés, sous-payés, pourquoi ?

Les jeunes travailleurs sont nombreux dans les secteurs économiques traditionnels ou en régression (petite métallurgie, bâtiment, textile, etc.).

Les jeunes travailleurs sont plus nombreux que les adultes dans les emplois de faible qualification (métallurgie, textile, banque, etc.), et il y sont sous-payés.

Les J.T. forment une proportion importante des chômeurs (1 sur 3).

Lorsque les J.T. sont soumis à la déqualification, celle-ci n'est que provisoire. Le capitalisme archaïque qui a besoin d'une main-d'œuvre manipulable sous-qualifiée, sous-payée, trouve dans la jeunesse un potentiel humain adapté. Les jeunes travailleurs en situation d'instabilité entre la dépendance vis-à-vis de l'autorité et de l'argent familial et la situation d'intégration

définitive à la société, découvrent des possibilités d'indépendance nouvelle. Cette position les conduit plus facilement à accepter n'importe quel salaire, n'importe quel emploi et donc la déqualification dans la mesure où la récente liberté est l'acquis essentiel avec d'ailleurs la perspective d'un changement rapide en vue d'une meilleure place.

La formation acquise auparavant ne sera pas perdue. Une fois le J.T. stabilisé, elle pourra être entièrement réutilisée. La déqualification des J.T. n'est donc pas le signe d'une stagnation des forces productives, mais elle est due à l'inégal développement du capitalisme, aux besoins des secteurs sous-développés ou de ceux employant un personnel faiblement qualifié par l'utilisation du conditionnement des réflexes idéologiques.

C'est le fait d'être jeune « en période d'apprentissage » qui justifie dans les mentalités le sous-paiement, la déqualification et l'abattement d'âge.

Mais, à l'intérieur de la couche des J.T. les inégalités, les discriminations sont nombreuses. L'âge, la race, le sexe sont autant de contradictions secondaires utilisées économiquement et idéologiquement par la bourgeoisie.

Il ne faut pas non plus sous-estimer l'emprise idéologique dans le travail. Tournant autour des thèmes de la réussite professionnelle, de la prise de responsabilité partielle dans le travail, visant à faciliter l'intégration des J.T.

Le développement de la consommation de masse touchant la vie quotidienne s'est particulièrement étendu dans la jeunesse. Ainsi a été favorisée une massification des jeunes tendant à créer une sous-culture jeunes (cheveux longs, jeans, pop...) et permettant l'utilisation du concept de conflits de génération. Cela sert en réalité à fractionner la classe ouvrière — le racisme anti-jeune n'est pas un hasard.

L'existence de contradictions secondaires est utilisée par l'idéologie dominante pour masquer la lutte de classes, pour favoriser l'abandon par les J.T. du terrain d'affrontement principal (la production) le développement de concepts loisiristes.

La déification de la fête concourt à ce phénomène et est donc par-là même parfaitement intégrable par la bourgeoisie, car elle contient en plus une illusion sur les moyens de changer la société. De même, la marginalisation de certains jeunes (hippies, J.T. en situation de travail temporaire) tra-

duit une révolte à l'état pur qui permet de s'extraire du cadre de la société capitaliste plutôt que de s'y insérer pour la combattre.

En résumé, nous pouvons dire :

Les J.T. occupent une place stratégique importante dans la lutte de classes.

— Ils sont au centre des contradictions économiques et politiques du capitalisme français, entre un secteur retardataire et un secteur avancé.

— Ils sont le maillon le plus faible de la suprématie idéologique des classes dominantes, leur indépendance économique nouvelle favorisant une situation d'instabilité entre l'encadrement familial et l'intégration dans le système.

Il s'agit donc de les faire rentrer dans le rang pour en faire des producteurs dociles.

Les luttes actuelles de la classe ouvrière sont là pour confirmer cette analyse. Les jeunes sont les plus combatifs, ce sont eux qui réagissent le plus contre l'aspect oppressif quotidien et les conditions de travail qu'impose l'organisation capitaliste.

## II. - Nécessité d'une organisation de masse des jeunes travailleurs

Il reste à franchir l'étape décisive de l'organisation de la lutte, de la prise en charge collective des problèmes des jeunes travailleurs, et cela de façon autonome, avec des objectifs concrets et limités qui dévoilent la nature de l'adversaire et la nécessité d'une transformation révolutionnaire de la société. Il s'agit donc bien de la construction d'une organisation de masse qui soit le lieu où se développe par la pratique une autre conception de la vie et des rapports entre les gens préfigurant déjà le communisme (c'est l'apport essentiel de six mois d'expérience). C'est aussi le lieu où l'on discute et l'on prend en charge collectivement les problèmes des J.T. par la pratique de la lutte. Celle-ci révèle par-là même qui est l'adversaire, où se situe le terrain de l'affrontement principal et démystifie donc les conceptions du loisirisme ou de l'évasion collective.

Alors, le mouvement de masse de jeunes, assumant son autonomie et ses responsabilités, devient une pépinière de militants ouvriers révolutionnaires.

En tout cela, cette organisation ne peut avoir la forme d'une organisation politique traditionnelle, mais devient l'école du socialisme, c'est-à-dire la forme la plus appropriée pour le mouvement ouvrier de répli-

## Stage lycéen

Un stage national de formation pour les lycéens du P.S.U. ou sympathisants aura lieu du 6 au 9 septembre à Anthony. Rendez-vous, le 6 septembre au matin, 9, rue Borromée.

(Bulletin d'inscription à retourner rue Borromée.)

NOM .....

PRENOM .....

ADRESSE .....



que à l'éducation bourgeoise, et à sa tentative de récupération de la jeunesse.

La formation est donc un élément important de l'organisation de la jeunesse :

— formation pratique dans la conduite de l'action (politique et matérielle),

— formation par la mise en commun des expériences acquises,

— formation par des stages d'apport théorique et à partir de la pratique spécifique des J.T.

### Notre expérience actuelle

#### dans l'O.J.T.R. nous enseignent :

— la facilité de réunir des J.T. et d'agir sur les thèmes concernant les loisirs mais aussi les dangers que cela comporte,

— la nécessité de partir des préoccupations réelles et profondes des J.T. et de leur donner à la fois éclaircissements et début de réponse,

— la lenteur pour avancer dans la prise en charge de l'action par les J.T. eux-mêmes et non par une avant-garde de militants politiques jouant le rôle de leaders,

— le choix absolu d'une organisation de jeunes ouvriers restant pour nous l'essentiel ne permet peut-être pas durant un certain temps d'agitation notoire ou d'action spectaculaire, malgré le besoin d'apparition publique et collective actuellement ressenti comme urgent.

La mise en place de comités de base, à l'opposé de groupes massifs d'intervention, constitue l'étape actuelle. Ces comités de base se sont définis sur les problèmes précis rencontrés par rapport aux quatre axes principaux suivants :

● **Travail** : Lutte contre les aspects particuliers de la surexploitation des jeunes travailleurs réinsérés dans l'exploitation générale de la classe ouvrière.

Ainsi :

— l'exigence du respect de la législation sociale concernant les apprentis et les J.T.,

— la réalisation d'un livre rouge mettant en évidence l'exploitation maximale des apprentis, donnant des éléments de la lutte,

— la solidarité active dans une grève sur la base de la similitude de la surexploitation immigrés-jeunes travailleurs,

— la lutte contre le sous-paiement des J.T. (affichage des bulletins de paie),

— des possibilités d'action dans les syndicats (commission jeunes).

● **Logement** : Lutte contre le maintien dans la dépendance familiale ou l'encasement dans les foyers - lutte pour l'obtention d'habitation collectives libres.

Ainsi dans les foyers de J.T. :

— imposer le droit de visite, la liberté d'affichage, de réunion, de diffusion de l'information,

— lutter contre les prix de pensions scandaleux, pour des conditions d'hébergement correctes.

● **Loisirs** : Dénonciation de la récupération économique et idéologique des loisirs en société capitaliste et recherche de nouvelles formes de loisirs,

— actions pour la gratuité des loisirs (occupation de piscines, plages privées, entrées gratuites de spectacles, bals...),

— utilisation de disques, films, théâtres, etc., dans les F.J.T., quartiers,

— organisation de week-ends de vacances...

● **Sexualité** : Déculpabilisation de la sexualité permettant la confiance en soi, la remise en cause des rapports traditionnels (famille, travail, patrie), la vision critique des rapports sociaux marchands jusque dans la vie privée, puis libération des forces permettant le dynamisme militant et l'expérimentation de nouveaux rapports sociaux.

Ainsi :

— discussions et rencontres libres entre J.T.,

— diffusion d'information sur les contraceptifs, l'avortement, contre les barrières du secret sexuel et les problèmes psychologiques qui s'y rattachent,

— imposition de la mixité dans les F.J.T.

● **Armée** : Essentiellement, lutte contre l'autoritarisme, la répression, les conditions de vie dans les casernes, lutte contre les bris de grèves, pour la jonction avec les luttes des travailleurs (information).

### III. - Rôle des militants du parti dans l'organisation de masse des jeunes travailleurs

L'analyse qui précède montre la nécessité absolue de l'organisation (rejet catégorique de la conception courroie de transmission). La prise de responsabilité politi-

que par les J.T. passe par l'autonomie d'intervention politique dans leur secteur et l'indépendance organisationnelle des J.T.

Quelle y est donc la place des militants du parti ?

1) montrer au travers des problèmes spécifiques des J.T. les causes profondes de l'exploitation et dévoiler l'adversaire de classe,

2) à partir des luttes menées sur les différents points de friction, proposer une perspective révolutionnaire globale. Ceci évitant à l'organisation de masse de sombrer dans le réformisme ou de dévier vers un type d'organisation de loisirs (piège du « changeons de vie dès maintenant ») mais aussi permettant la jonction avec les luttes dans d'autres secteurs (dépassement des contradictions secondaires),

3) dans cette optique, proposer des objectifs intermédiaires s'inscrivant dans cette stratégie globale,

4) mener sans complaisance une lutte idéologique constante dans l'organisation contre l'influence de l'idéologie bourgeoise.

### Conclusion

Ainsi donc, nous sommes convaincus de l'apport que peut représenter pour le mouvement ouvrier le développement d'une organisation de masse de la jeunesse, construite à partir des jeunes travailleurs, aussi bien en ce qui concerne l'afflux de sang neuf qu'elle représente que pour la résolution des problèmes réels qui sont posés au sein du peuple avant et pendant la révolution.

De plus, nous sommes persuadés que les difficultés que rencontrent les mouvements lycéens et étudiants à s'auto-organiser ne pourront être résolues que par l'apparition d'un pôle de masse proposant une perspective claire pour la jeunesse et dans cette tâche nous affirmons que seule la jeunesse ouvrière peut en prendre la direction.

Parce qu'aux avant-postes de l'exploitation ; parce que sa situation de jeune lui donne un sentiment plus vif des changements profonds nécessaires, la jeunesse ouvrière est la flamme de la révolution prolétarienne. □



# LES JEUNES S'AMUSENT-ILS ?



Cette interview a été réalisée dans le vingtième arrondissement de Paris en février 1971, lors de la campagne municipale, dans le cadre du travail de réalisation d'un montage audio-visuel qui est passé dans les préaux à cette occasion. Il s'agit d'une rencontre spontanée dans la rue, absolument pas préparée à l'avance.

Il nous a semblé intéressant d'extraire quelques passages sur la vie quotidienne de jeunes dans un quartier populaire de Paris.

## ● C'est de la connerie...

### Le travail

« T.S. ». — *Qu'est-ce que vous voulez dire quand vous dites que vous êtes un chômeur professionnel ?*

— *Moi, je vis au jour le jour. Le travail c'est de la connerie. Gagner 80.000 francs par mois, ça ne m'intéresse pas. J'ai fait un peu de tout : peinture, électricité... Faut voir les patrons la paye qu'ils donnent.*

— *Moi, j'ai un C.A.P. de dessin industriel. Tout ce que j'ai trouvé, c'est un boulot à 2,60 F de l'heure.*

« T.S. ». — *Vous serez forcés de travailler un jour...*

— *Un jour, on verra bien... Le plus tard possible, pour le moment je n'ai rien à ma charge.*

« T.S. ». — *Vous vivez grâce à vos parents...*

— *Ah ! moi aussi je me démerde quand même !*



## ● Ça fait perdre un an...

### Le service militaire

— *C'est vraiment con de faire le service, ça fait perdre un an, un an et demi pour rien. Qu'est-ce qu'on apprend à l'armée ? On apprend à tuer, pas vrai ? Ils nous disent : non c'est pour former la jeunesse mais ils nous donnent un fusil dans les mains. Quand on sort qu'est-ce qu'on fait ? On s'achète un pétard et on va faire une banque. Ils nous donnent une mauvaise mentalité.*

« T.S. ». — *Vous allez être forcés de partir à l'armée...*

— *Oui, mais on a décidé quelque chose pour ça tous les trois : dans deux semaines on quitte Paris pour un petit coin à la campagne où c'est vraiment bien. Parce que, maintenant, on a l'âge de partir.*

« T.S. ». — *Vous pensez éviter, comme ça, le service.*

— *Un petit bout de temps.*

« T.S. ». — *Vous avez peur d'aller au Tchad si vous partez à l'armée ?*

— *Je ne vois pas pourquoi ils font la guerre là-bas, à quoi ça les avance, c'est comme les Américains qui se battent contre les Vietnamiens. Le temps que ça dure c'est inutile.*

— *Il doit y avoir des intérêts en jeu, soit le pétrole soit les ennuis d'argent. De toute façon, le service militaire, je suis contre, c'est de la connerie.*

## ● J'aime pas les films politiques...

### Le cinéma

« T.S. ». — *A quoi passez-vous vos dimanches, par exemple ?*

— *Au café, chez « Max », le seul où on ne se fasse pas « chier », pour le moment, sinon au cinéma...*

« T.S. ». — *Vous ne craignez pas la disparition des cinémas de quartier ?*

— *Si, il y en a un derrière, là, qui a disparu.*

« T.S. ». — *Et les films ? Qu'est-ce que vous aimez ?*

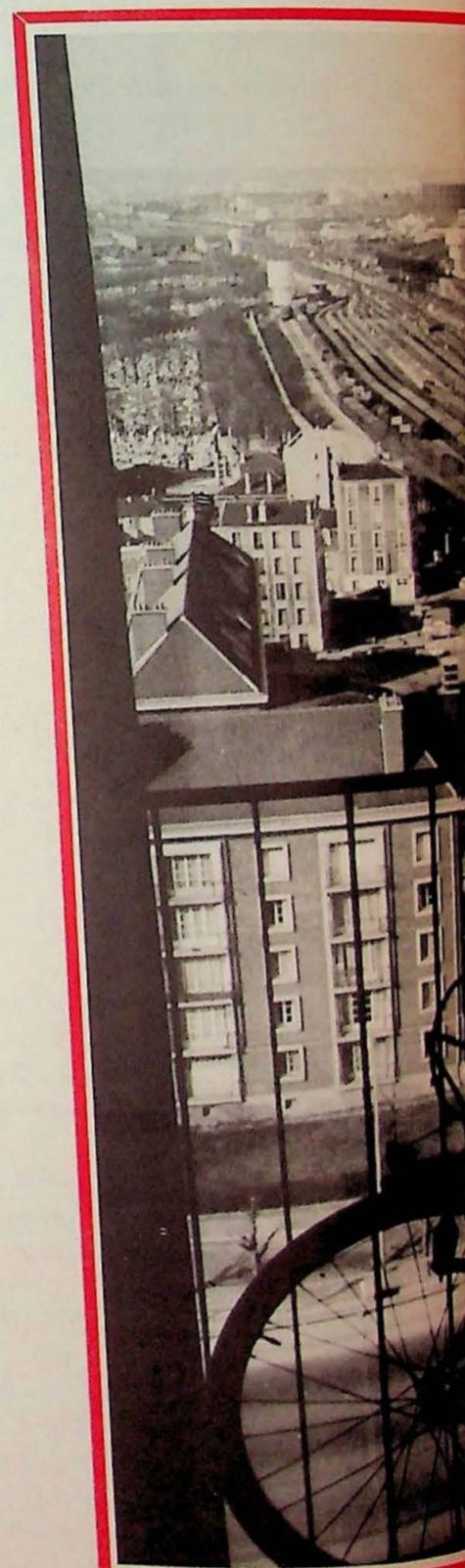
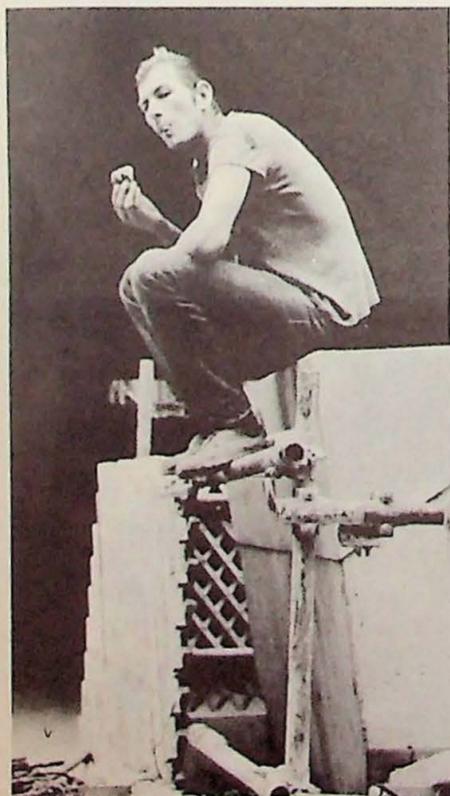
— *Des bons films, quoi... James Bond, des films scientifiques comme les Jules Verne ou des films politiques comme « Z », c'est intéressant.*

— *Moi j'aime pas les films politiques. La politique ça ne m'intéresse pas.*

« T.S. ». — *Et les westerns ?*

— *Les westerns américains c'est bidon, on en voit un, deux, cent, c'est toujours la même chose.*

— *Les westerns italiens, ça c'est bien. Les acteurs sont meilleurs, c'est pas toujours la même histoire...*



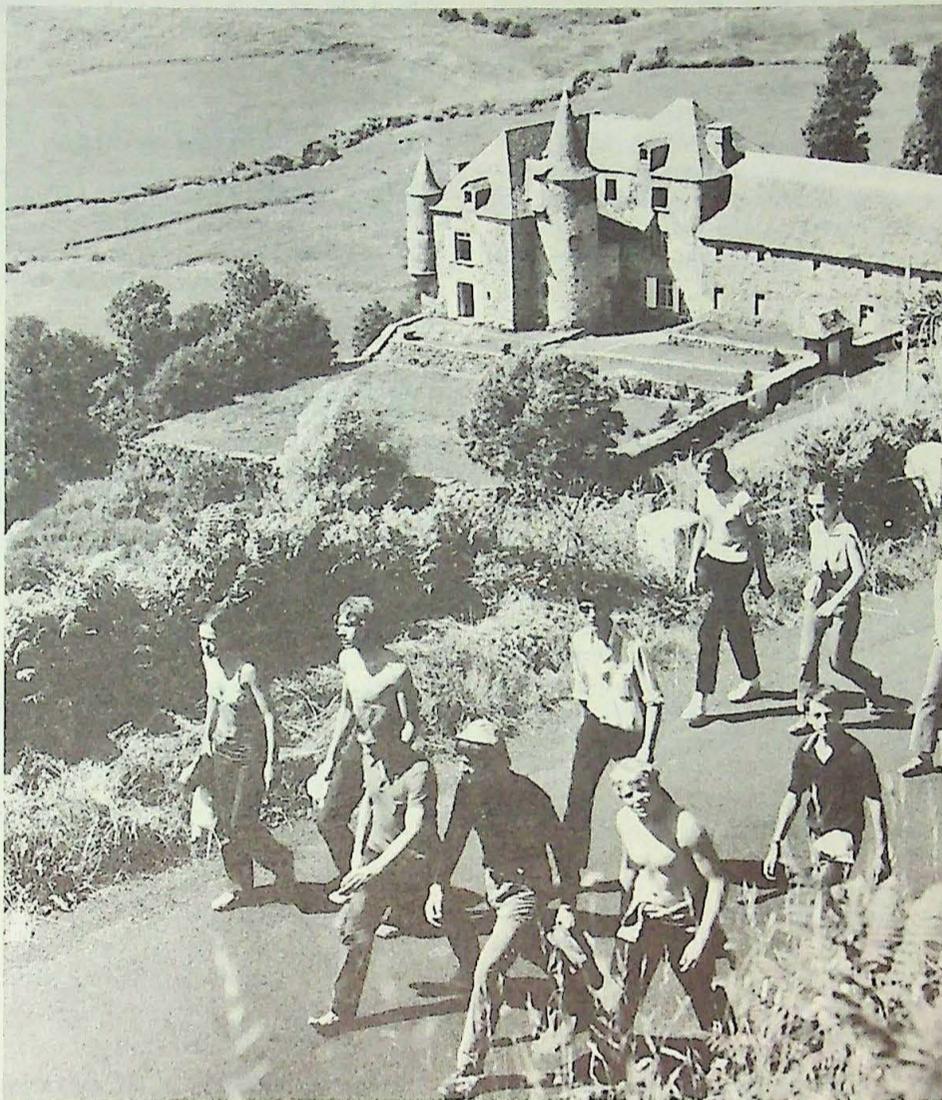
## ● C'est bidon...

### Les Maisons de jeunes

« T.S. ». — *Souhaiteriez-vous des centres culturels, des Maisons de jeunes, etc. ?*

— Les Maisons de jeunes c'est bidon. Ça fait six ans, c'était bien, on pouvait y aller, faire ce qu'on voulait, maintenant c'est pour les écoles, c'est tout...

La dernière fois, on a été à la Maison de jeunes pour dormir parce qu'on ne voulait pas déranger nos parents ; on a sonné... On n'était que trois... Ils sont venus avec deux cars de flics plus une voiture pour nous embarquer. Ils croyaient qu'on était des brigands. Ils nous ont emmenés : trois heures au poste pour vérification de papiers... Surtout qu'on n'est pas des voleurs. Tout juste s'ils ne nous ont pas mis une trempe au commissariat...

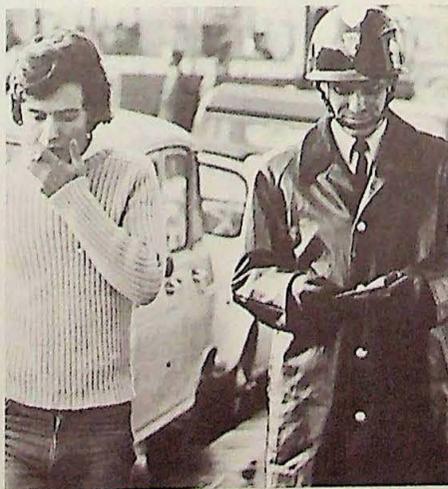


## ● On peut pas...

### Les bandes et la police

« T.S. ». — *Vous êtes organisés en bande ?*

— En bande, on peut pas. A trois-quatre, pas plus. Si on est plus de dix c'est Gambetta (1) qui descend.



(1) Le Commissariat central du 20<sup>e</sup> arrondissement.

Avant on était une bande de cent. On se marrait bien.

« T.S. ». — *Le quartier est trop fliqué maintenant ?*

— Oui, ils prennent n'importe quoi comme prétexte. L'autre jour, je suis encore resté trois heures au commissariat.

« T.S. ». — *A cause...*

— Oh ! j'avais un pantalon un peu excentrique et tout. J'avais un copain qui avait des cheveux longs. Ils lui ont tiré les cheveux. Ils l'ont savaté...

— Tenez, au cinéma « Gambetta », il y a toujours plein de flics. Avant il n'y en avait pas.

« T.S. ». — *Il y a des flics pendant la séance...*

— Oui. La dernière fois, regardez, on a été voir « Dumbo l'éléphant ». Pourtant, c'est dessin animé. On a été voir ça et pendant l'entracte on a été aux w.c., acheter des esquimaux... On n'était pas assis sur les banquettes, on était debout. Le gars, il voulait nous virer parce qu'on était debout. Vous voyez la mentalité qu'il y a...

## ● Elles sont un peu jeunes...

### Les filles

— Et l'autre jour, on était au square avec des filles qui avaient notre âge, peut-être un peu plus jeunes, 18-19 ans. Tout de suite, les flics sont venus demander l'âge qu'on avait.

« T.S. ». — *Parce que vous étiez avec des filles ?*

— Oui, parce qu'on fait un peu plus vieux que notre âge, ils pensaient qu'on avait plus de 21 ans... Ils disaient que c'était un détournement de mineures. Heureusement qu'on a montré nos papiers. Ils auraient été capables de nous embarquer encore pour ça.

« T.S. ». — *Vous ressentez une répression sexuelle policière ; et dans l'opinion publique ?*

— Oh, le 20<sup>e</sup> s'embourgeoise ; dans mon immeuble, il y a la voisine, parce qu'elle m'a vu, dans une semaine, cinq fois avec une fille différente, elle est allée répéter ça, alors tout le monde le sait maintenant. Vous voyez ils me prennent pour un salaud et tout...

— Vous voyez la boutique là-bas. Il y a une fille qui travaille là-dedans, ça s'est passé hier soir : parce que la fille est sortie avec un garçon du quartier, la patronne l'a renvoyée en ne lui donnant que 50 F.

« T.S. ». — *Il y a des boîtes dans le quartier ?*

— Il y a « le Petit Pot » en bas, mais il n'y a personne. Quand on y va on est trois. Mais il n'y a pas de femmes.

— Avant, à la mairie, il y avait des bals de sourds et muets. On y a été, on a été coursés par cinquante sourds et muets avec des haches. Pourquoi ? Parce qu'il y a un gars qui a dansé avec une fille et tout... L'autre vient le provoquer avec des gestes de karaté... Nous, qu'est-ce que vous voulez, si on tape dessus, on va en prison pour avoir tapé sur un infirme...

— Ils ont supprimé les bals dans le 20<sup>e</sup>. C'est plus bon, le 20<sup>e</sup>, c'est plus un quartier populaire. Avant, le 14 Juillet, il y avait des fêtes, maintenant plus rien. Au square Séverine, il y avait des feux d'artifice...

« T.S. ». — *Les filles ne restent pas dans l'arrondissement pour se distraire ?*

— Oh ! il y a des filles mais elles sont un peu jeunes. Dans trois, quatre ans, on ira les voir. Quand on a de la patience, on peut attendre, on les voit grandir... □



# mjc et organisations culturelles

**B**ASTIONS de la culture populaire?... ou ingénieux fourre-tout pour bouillon de culture? On est très gêné pour apporter une appréciation. La déception est grande. On y trouve aussi bien les surboums surchauffés et aliénants qui drainent une jeunesse nombreuse, que la soirée intelligente, mais que certains trouvent trop « intellectuelle » ou trop « politique », ce qui déclenche les foudres des « défenseurs de l'ordre », car elles diffusent des éléments de réflexion sur les événements de notre temps (Vietnam, impérialisme, les Black-Panthers, l'Amérique latine, la contestation, le théâtre et le cinéma révolutionnaires...), autant de choses qui dérangent. Trop souvent, ce sont quelques initiés seulement qui suivent ces manifestations. Alors, au bout de quelques soirées — qui sont des demi-échecs — les responsables hésitent, et eux aussi se mettent à organiser bals et surboums.

Cette ambiguïté qui règne dans les Maisons de la culture tient à ce qu'elles ont été créées par le pouvoir dans un but bien précis : il ne s'agit pas d'éveiller les esprits des jeunes, mais de les maintenir dans la culture capitaliste. L'Ecole des hautes études polyrelationnelles fait paraître dans une page du « Monde » une annonce qui indique bien ce qu'on attend d'un « animateur de loisirs ».

Mais, comme on a créé des M.J.C. sans avoir le temps de former des animateurs (il n'existe encore aucune réelle formation, malgré les récents « diplômes d'Etat » qui ne font que sanctionner les degrés de la formation existante), l'animation dans les M.J.C. ne présente aucune unité.

Il en est de même pour toutes les associations culturelles et l'animation qui y est dispensée dépend uniquement de l'animateur en place. On a pu accuser ces derniers d'être soit des contestataires ou des révolutionnaires soit des récupérateurs et des collaborateurs du pouvoir en place. La revue « Pour » (organe du G.R.E.P.\*) propose « un premier inventaire des tendances perverses de l'animation « qui sous formes de boutades permet de « jauger » la qualité des animations » :

● L'animation dada

Faite à partir des seuls dadas des animateurs, sans tenir compte des besoins et désirs de la population.

● L'animation dodo

Qui vise à étouffer, à endormir l'agressivité des gens, à récupérer, à éviter les mises et les remises en question, à établir une paix factice sociale.

● L'animation cocorico

Qui est démagogique, soit en flattant les particularismes et les chauvinismes, soit en se l'imitant à la rigolade et à l'ambiance.

quelle différence y-a-t-il  
entre  
un animateur de groupe de travail et  
un animateur de loisirs ?  
aucune

ils sont tous les deux des managers

LE MANAGEMENT CONSISTE A CONDUIRE DES UNITES HUMAINES  
DANS LE BUT DE LES AMENER AUX OBJECTIFS DETERMINES •

● L'animation fric

Qui, par souci de rentabilité ou d'efficacité, veut obtenir des résultats tangibles.

● L'animation bravo

Qui s'enferme dans l'autosatisfaction.

● L'animation bonheur

Qui est humaniste, qui ne s'attache qu'à l'esprit, qui est heureuse quand il n'y a pas de résultats, qui défend les valeurs morales, qui veut convertir, qui parle pour ne rien faire.

● L'animation tac tac

Animateurs, bons à tout faire ; c'est-à-dire à rien.

● L'animation suicide

Qui est statique, qui fait en sorte que ça n'aille pas trop loin, celle qui refuse de vivre le printemps.

(\*) Groupement de Recherche et d'Etude de l'Education Permanente.



# POP MUSIC sans mode d'emploi

LORSQU'UNE musique n'a plus d'autre fonction que d'être émise OU reçue, et qu'elle ne peut être produite que dans un lieu précis, à une heure précise, cette musique doit être suspectée d'échapper à la vie.

Lorsque la notion de travail est plus souvent évoquée à son propos que celle de plaisir, cette musique doit être suspectée de ne plus appartenir qu'à quelques détenteurs d'un savoir hypothétique.

Donc, puisque la musique dite classique n'est jugée digne d'être telle que par la médiation de grands noms de compositeurs, de grands noms de salles et d'interprètes ; puisque cette expression musicale est à jamais coincée dans les fauteuils repliés des salles de concert et dans la poche de Karajan, Gavoty et autres Deutsch Gramophon Gesellschaft ; pour ces raisons et quelques autres, on peut dire que la musique européenne a été rendue impuissante, en ce sens qu'elle a été offerte à une caste de musiciens (composée d'émetteurs et de récepteurs différents) qui lui a fait perdre tout caractère pratique, toute possibilité utilitaire, pour ne lui laisser qu'une valeur culturelle et anecdotique. Comme les récits des mythes anciens, récupérés par les ethnographes, deviennent des légendes à dire et perdent leur fonction sociale véritable et le caractère pragmatique qu'ils assumaient au sein de la tribu, les compositions de Bach et Debussy opèrent le détournement des sons au profit d'une histoire personnelle et d'un plaisir qui se mord la queue, ne renvoyant qu'à lui-même et laissant l'auditeur vierge de tout désir d'action sur la vie.

D'où l'on déduit que pendant très longtemps la musique a bel et bien adouci les mœurs.

La pop music, en 1971, est exactement dans le même cas. A ceci près qu'on pourrait très bien l'utiliser autrement.

## Récupérée ?

La question mille fois posée à propos d'une éventuelle « récupération » de la pop music ressemble fort à une carotte que l'on tendrait pour empêcher de réaliser complètement la libération de la musique. Ce ne peut être qu'un faux problème puisque, née dans le système, nourrie par le jeu du capital, la pop, depuis son apparition, n'est rien d'autre qu'un produit à vendre. Il est significatif de noter, d'ailleurs, combien elle est intégrée à la culture bourgeoise. La classification rassurante et neutralisante l'a digérée et commence dès maintenant à la revomir au travers des journaux, tant quotidiens de droite (*France-Soir* consacre quelquefois une rubrique à donner des conseils pour « monter une discothèque pop ») que mensuels traditionalistes et hebdomadaires financiers (*Spectacle du Mon-*

*de* et *Valeurs actuelles* publient régulièrement des critiques ou de courtes études).

Mieux encore, des magazines spécialisés accentuent encore la distance entre les auditeurs et la musique en la considérant délibérément comme domaine culturel et en faisant disparaître de plus en plus son caractère primordial d'objet de jouissance poussant lui-même à une recherche continue du plaisir. La critique musicale n'a d'autre but que donner du travail au compositeur (qui sait qu'il sera jugé) et à l'auditeur (qui est encombré d'un travail d'appréciation parfaitement vain, mais hautement narcotique, donc bien utile à la classe de l'ordre).

Comme la drogue qui fournit à la société bourgeoise sa plus saisissante image morale, celle de l'homme qui se « déprave » en essayant sans cesse de nouveaux plaisirs, la musique pourrait porter en elle une haute dose de subversion si on la laissait entre les mains de tout le monde, c'est-à-dire si on ne la rendait pas inaccessible en la mythifiant. Or, c'est là le rôle de la culture.

Ce travestissement de la pop music en un double objet, de connaissance et de consommation, peut passer à juste titre pour une grande victoire de la répression culturelle, le bastion avancé de la société bourgeoise. Par ce moyen, l'expression musicale populaire ne peut avoir, au yeux de ses consommateurs, d'autre utilisation que celle indiquée par le vendeur. Et le vendeur, comme le C.R.S. chargé d'empêcher une manifestation, ne peut que dire : « Rentrez chez vous, fermez vos volets pour ne pas entendre le reste de la société et ses problèmes, haussez le volume de votre électrophone et vous verrez qu'ainsi tout s'arrangera ! »

## Réprimée ?

La délimitation spatiale et temporelle du « droit à la musique » correspond certainement pour la régime bourgeois à la nécessité de limiter de la même manière l'expression politique à des aires et des périodes bien définies (comme le bureau de vote le jour des élections) et à l'interdire à tout endroit où elle risquerait de

mener à sa conclusion : la rue, l'usine, l'école.

Les spectateurs du festival de l'île de Wight sont plus nombreux que ceux de la salle Pleyel, mais sont finalement les mêmes, abandonnant les sons qui leur appartiennent au profit d'une poignée de Mick Jagger, sans songer qu'il suffirait de refuser à ces personnages le monopole exclusif de la musique, en commençant par refuser de les regarder comme des miracles se produisant à heures fixes. En fait, c'est bien en rendant possible — par une simple décision collective — le fait de pouvoir produire de la musique à tout instant, en tout lieu et par n'importe qui, que celle-ci retrouvera naturellement sa fonction primitive. C'est en décidant de se mettre à chanter pour arrêter la pluie que les quatre cent mille spectateurs du festival de Woodstock ont pu avoir l'impression de faire enfin la même chose que les vedettes sur la scène, protégées par une toile. Et lorsqu'on écoute, sur le disque enregistré au festival ce chant de la foule qui affecte — est-ce un hasard ? — de retrouver le



rythme lancinant des chants rituels africains, on est près d'oublier de juger la valeur esthétique du morceau pour ne plus penser qu'à la jouissance profonde éprouvée par les participants.

### Libérée ?

Pourquoi, enfin, pourrait-on libérer la pop plus que toute autre musique ? Peut-être parce qu'elle est la lointaine descendante de rythmes libres, sûrement parce que, image même de la société industrielle et capitaliste, elle en montre, de manière presque allégorique, sa cruauté et son caractère répressif.

La différence la plus conséquente finalement, entre le jazz et le blues d'une part et le pop d'autre part, qui est issu des deux premiers, c'est bien l'électronique qui a été adjointe aux instruments. Le hurlement de la guitare de Jimi Hendrix, à ce même festival américain de Woodstock, dû au larsen, c'est-à-dire purement à l'électronique, a terriblement évoqué dans l'esprit de chacun le bruit d'un bombardement au Vietnam (il jouait l'hymne national des Etats-Unis), bombardement dû aux intérêts économiques, c'est-à-dire un peu à l'électronique. De même, la musique pop jouée par certains groupes (tel le groupe *Mc 5*) originaires de villes industrielles et à la population pauvre, possède avec l'appui des amplificateurs une violence que n'aura jamais la plus révoltée des chansons traditionnelles.

### Changer la vie

Et il est un trait plus important que tout autre, et qui fait surtout que la pop music, si elle n'est encore en rien une arme révolutionnaire, pourrait bien être un jour la musique de la révolution, et celle d'après la révolution, celle de la vie. C'est que, grâce peut-être à l'apport inestimable de l'amplification et des distorsions sonores, la nouvelle musique peut nous faire retrouver le principe primitif de plaisir physique.

Il est certain que la pop est la première musique qui puisse être ressentie de cette manière. Pendant de merveilleux moments, en effet, lorsque le son est distribué par des haut-parleurs omniprésents, on peut éprouver de matérialisation des sons, la gazéification de la musique qui glisse alors réellement sur la peau.

Il est non moins certain qu'une participation prolongée à la musique peut faire approcher d'un état similaire à celui qu'apportent les drogues, un état hallucinatoire dans lequel les sensations corporelles retrouvent leur véritable importance. C'est alors, non pas une fuite au-delà de la réalité, mais bien un voyage dans cette réalité qui exacerbe les désirs d'action et offre les possibilités d'une libération totale de l'être à travers celle de la société.

La pop music pourra permettre d'avoir envie de changer la vie. Elle pourra, comme les anciennes musiques sauvages, résoudre les contradictions aiguës du monde. *La musique doit aussi nous appartenir.* □

# LA FÊTE

UN écrivain protestant américain, Harvey Cox, Professeur de théologie à Harvard, vient de publier un livre « La Fête des fous », paru tout récemment aux Editions du Seuil. Ce livre vient à point nommé pour nous rappeler ce qu'était cette « fête des fous ». Au Moyen-Age et jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, cette fête était célébrée au début de chaque année en France et dans plusieurs pays d'Europe : « Des prêtres pieux à l'ordinaire et des bourgeois sérieux revêtaient des masques paillardes, chantaient des refrains licencieux et, avec leurs bacchantes et leurs sarcasmes, empêchaient en général tout le monde de dormir. Des clercs ayant reçu les ordres mineurs se grimaient, se pavanaient dans les ornements liturgiques de leurs supérieurs, et singeaient les rites majestueux de l'Eglise et de la Cour. Quelques fois un prince de Tout-y-manque, un roi de Peude-Sens ou un Evêque des fous était élu pour présider les événements. Dans certains endroits, l'évêque des fous célébrait même une messe parodique » (Harvey Cox). Pendant cette messe, « les clercs faisaient brûler de vieilles savates dans l'encensoir, tandis que les diacres et sous-diacres mangeaient du boudin sur l'autel » (Du Tillot).

L'Université de Paris, plus compréhensive en 1444 qu'en 1971, montrait une grande indulgence et une astucieuse compréhension envers la fête des fous. Dans une circulaire de cette époque, on peut lire : « Les tonneaux de vin crèveraient si on ne leur ouvrait quelquefois la bonde... C'est pour cela que nous accordons quelques jours aux jeux et aux bouffonneries, afin qu'on retourne ensuite avec plus de joie et de ferveur à l'étude et aux exercices de la religion » (Du Tillot. Mémoire concernant la fête des fous — Lausanne 1751). Une fois l'an, la culture à cette époque acceptait que l'on se moque des gens en place, de toutes les idées reçues, que les derniers devenus les premiers, singent les attitudes, les travers de leurs supérieurs.

La « fête des fous », interdite par les Conciles de 1445 et 1456 peut-être parce que les déshérités désiraient prolonger la période de ces « libertés de décembre », continua jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Les derniers vestiges de cette « fête » se retrouvent en Italie, dans la nuit de l'Epiphanie (la Befana) les enfants, coiffés de bonnets de fous, munis de trompettes, couvercles de casseroles et autres instruments, parcourent les rues, en faisant un bruit assourdissant.

Les fêtes populaires, commémorant un événement important, de la religion ou de l'histoire, ou clôturant une dure période de travail, comme les fêtes paysannes de la fin des moissons ou des vendanges — ou bien encore, à l'occasion des « foires » — persistent jusqu'à la Première Guerre mondiale.

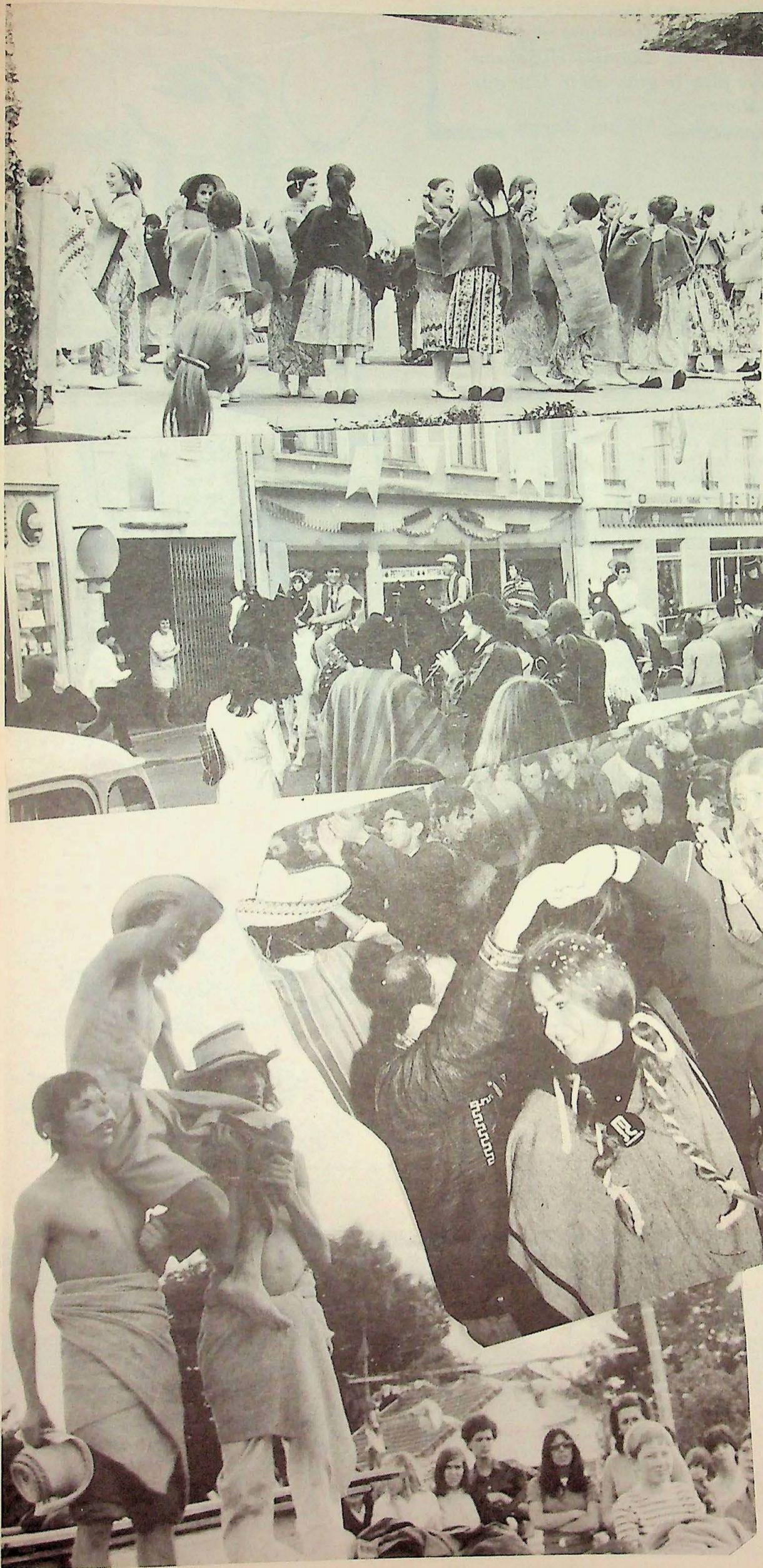
Depuis, peu à peu, la fête et avec elle la fantaisie, ont disparu de notre univers. Dans notre monde mécanisé, robotisé, « métro, boulot, dodo », réglé à l'horloge pointeuse, les citoyens modestes que nous sommes, ne savons plus jouir de la vie. Le week-end est traditionnellement consacré à la vie en famille et les villes, comme l'a écrit Paul Eluard, sont « cloisonnées comme en un cimetière ».

Des manifestations dénommées « fêtes », il en existe bien sûr :

- Les municipalités organisent des bals : bal de la Municipalité, bal des employés communaux, bal des sports, nuit du football, bal de la police, etc., avec participation d'une « vedette de la chanson » à gros cachet.

- Les associations de commerçants montent des « foires commerciales », avec une part de folklore fratel.





● Même les traditionnelles fêtes de fin d'année des écoles laïques ont cet aspect, parfois, de commercialisation.

● Les fêtes foraines de campagne, la Foire du Trône, elles aussi, ont souvent un air triste et morose, victimes peut-être de la technique industrielle (les manèges par exemple, sont moins poétiques).

La fantaisie, l'humour, l'imagination sont bien souvent absents de ces manifestations. Plus encore que par le manque de fantaisie, leur caractère morose s'explique par le fait que la population ne participe pas. « C'est un spectacle fait par des professionnels devant des spectateurs passifs » souligne l'autodidacte Michel Ragon (cf. L'Art : Pourquoi faire ?).

Une fête doit être dans la ville tout entière, afin que chacun puisse s'y sentir bien, pouvoir faire preuve de son imagination, réapprendre à vivre, se décloisonner.

« Le projet collectif, c'est le théâtre, c'est la ville, c'est la fête, c'est la parole qui s'échange, le débat, l'interrogation continue de l'homme sur lui-même » (Pierre Emmanuel).

Depuis quelques mois, nous assistons à un renouveau de la fête collective. Exemples : le théâtre dans la rue (le Bread and Puppet, le Living Theatre de Julian Beck aux U.S.A., le Teatro Journal de Sao Polo en Amérique latine, et de jeunes troupes françaises, le Magic Circus par exemple), les hippies, les festivals de pop music... en sont la preuve. Les fêtes locales traduisent aussi ce même désir de fête collective et deux exemples nous viennent à l'esprit :

Le 14 juin dernier, à Châtillon, pour la traditionnelle fête annuelle des écoles laïques, la ville a fait appel à une équipe de jeunes artistes. Le thème de la fête était l'amitié. Miralda, Sifra, Dorothy Selz ont imaginé quatre cortèges au départ de chaque école de la ville : un bleu, un vert, un jaune, un orange. Chars, masques, vaches géantes en plastique décorées de fleurs gigantesques. Jérôme Savary et son Magic Circus étaient de la fête, avec ses musiques et ses grands singes. Ballons et mongolfières furent lancés, les jeunes et moins jeunes participèrent à une immense farandole menée tambour battant par le Magic Circus.

Il faudrait des milliers de Châtillon pour qu'enfin renaisse la notion de fête que notre société de consommation industrielle nous fait oublier.

Cette notion de fête, nous l'avons trouvée aussi en Val-d'Oise à Herblay, où des membres de la M.J.C. ont eu l'idée de mettre la ville à l'heure de la fête populaire, durant trois jours. Il y a quelques mois, le thème central de la fête fut fixé : l'Amérique latine. Durant deux mois, les organisateurs créaient un environnement dans la ville entière, de façon à ce que chaque habitant soit informé, concerné pour participer pleinement. Le jour « J », de nombreux sud-américains arrivaient dans la cité et

se mêlaient à la population. Dans tous les coins de la ville, on fêtait l'Amérique latine : projection en plein air du film « Le sang du condor » — cavalcades et guitares dans les rues, sangria, chansons et danses place du Marché — projection, en présence de Chris Marker de « La bataille des 10 millions » — Les enfants, particulièrement réceptifs à l'idée de fête, avaient tous revêtu panchos et chapeaux mexicains multicolores et se promenaient dans les rues, participant aux jeux organisés dans différents points de la ville. Un méchoui en plein air à la M.J.C., avec récital poétique et feu d'artifice — un bal populaire —. Du théâtre, avec le Théâtre expérimental de Cali, qui donnait « Les Soldats », histoire d'une grève agricole sauvagement réprimée. Le directeur de la troupe, Enrique Buenaventura, au cours d'une discussion amicale avec le public a pu dire : Ces journées sont pour nous très importantes, réconfortantes et utiles, car la lutte menée par les peuples d'Amérique latine a besoin du soutien de chacun. Il donnait ainsi une nouvelle dimension à cette fête, car les habitants qui, depuis trois jours vivaient au rythme de l'Amérique latine se sentaient solidaires des luttes menées par les peuples de ce pays contre l'impérialisme et pour la liberté.

**« Rien n'est plus tragique que l'ennui des jeunes sans vie culturelle et qui ne trouvent plus le goût de la fête que dans la violence. »**

**Michel Ragon**

**H**ARVEY COX voit dans ce renouveau de la fête populaire collective un très bon signe : « Cette renaissance de la fantaisie et de la fête montre que notre époque redécouvre peut-être la valeur de deux composantes de la culture qui, toutes deux, étaient jadis visibles dans la « fête des fous ». La première est la fête en elle-même, importante parce qu'elle remet le travail à sa place. Elle suggère que le travail, bien que rémunérateur, n'est pas la plus haute fin de la vie, mais doit contribuer à l'accomplissement de la personne humaine. Nous avons besoin d'interrompre le travail à date fixe pour nous souvenir que ce ne sont même pas un produit national brut d'un montant astronomique et le plein emploi de tous qui peuvent apporter le salut. Les jours de fête, nous cessons de travailler et nous goûtons ces gestes traditionnels et ces heures de franche gaieté sans lesquels une vie ne serait plus humaine. La fête, comme le jeu, la contemplation et l'amour, est un fin en soi. Ce n'est pas un moyen.

« L'autre importante composante culturelle de la « fête des fous » est la fantaisie en tant que critique de la société. Démasquer la vanité des puissants fait toujours paraître leur pouvoir moins irrésistible. C'est pourquoi les tyrans tremblent devant les bouffons, et les dictateurs interdisent les chansonniers. Bien qu'une occasion fixée pour le persiflage politique puisse être exploitée par les puissants pour rendre la critique insignifiante, même une telle occasion ne doit pas exister. Du point de vue de l'opresseur, la satire risque toujours de lui échapper ou de donner des idées aux gens, aussi est-il préférable de ne pas du tout la tolérer. »



# la chute de paris

La bourgeoisie qui avait repris Paris en mai 1871 n'avait fait que tuer ou déporter trente mille ouvriers, elle n'avait pu ni les chasser tous de la ville ni détruire la ville elle-même. En 1971, les nouveaux Versaillais réussissent sans coup férir cette double opération. Il est vrai que la manœuvre était préparée de longue date. Tour à tour, on avait expulsé le peuple de Montmartre et du quartier Latin puis, sous le gaulisme, du XII<sup>e</sup> (l'entreprise de luxe « Quais de Bercy » parachèvera cette opération dans les fiefs des Frey et des Benouville). Le Paris populaire se trouvait ainsi coupé en deux, au nord les XI<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> arrondissements, et, au sud, le XIV<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup>. Seuls les arrondissements du centre assuraient la jonction des deux parties.

Or, coup sur coup, la bourgeoisie liquide toute survivance populaire dans le XIV<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> (les opérations Porte d'Italie, « Galaxy », etc.) et porte un coup mortel aux arrondissements prolétariens du nord-est avec, notamment, les « Hauts de Belleville ». Restait le centre ; or le centre c'étaient les Halles. Leur suppression « économique » (Rungis) ne pouvait qu'entraîner leur suppression « urbanistique ». Ce dernier lieu de rencontre populaire au triple sens du terme :

1. Lieu de travail manuel ;
2. Lieu de « plaisirs » ;
3. Lieu où bourgeoisie et prolétariat étaient « brassés » (et non, bien sûr, mélangés) ne pouvait que tomber dans une ville livrée en entier aux cadres moyens. (Symptôme : la vieille gauche P.C. - P.S. - démocrates l'a perdu électoralement aux dernières municipales dans l'indifférence générale.)

Contre la chute des Halles, il était, selon notre schéma théorique, à peu près impossible de faire quoi que ce soit ; on ne peut défendre une forteresse encerclée dont tous les avant-postes sont tombés les uns après les autres sans combat, cette dernière enclave prolétarienne de quelque importance (1) ne pouvait que périr ; or la résistance a été plus vive

que prévu... Passons sur la bêtise de la gauche légale (le P.C.F.) qui a accepté la destruction des pavillons de Baltard.

« Le vrai problème n'est pas là, ce qu'il faut c'est 50 % de H.L.M. (contre 50 % de bureaux ?), plus « du socio-culturel » ; voilà à peu près ce que dit « l'Huma » du 30 juin alors que toute la bataille de classe passait par là : le maintien ou la suppression des dits pavillons.

Examinons plutôt l'attitude de la nouvelle extrême gauche, celle qui a mené le vrai combat (regroupant riverains, jeunes, artistes et même « urbanistes »). Il semble que ces camarades aient largement surestimé leur audience, croyant, imbus de culture, que la vie des Halles, depuis la déperdition de leur fonction économique au profit de Rungis, était plus passionnante qu'avant, et ce grâce à eux (aux artistes). En fait, s'il est vrai que les différentes activités qui se sont déroulées dans cette brève période d'absence de pouvoir (2) sous les fameux pavillons ont intéressé certaines couches de jeunes et d'habitants du coin, la vie y était notoirement moins passionnante qu'à l'époque de leur réelle activité économique où la culture était dans la rue, dans le discours des camionneurs, des putes, des débardeurs, des ouvriers, des « noceurs », etc., et non dans le discours des acteurs et des spectateurs.

Néanmoins, la relative prise de parole qui eut lieu dans les pavillons vides, quoique confinée dans les rapports étroits du « spectacle », fut suffisante pour que le Tout-Paris (le vrai) et le monde entier (3) réalise que si l'on enlevait ça il ne resterait plus rien de la ville. D'où la violence relative de toutes les couches sociales (hormis les vampires de la spéculation), y compris de celles qu'on allait y reloger ; protestation dont l'écho s'est fait entendre jusque dans l'enceinte du Conseil de Paris.

Dans cette protestation, la survie, coûte que coûte, des pavillons de Baltard était le



slogan correct, unificateur de la lutte.

Outre qu'on redécouvrait, émerveillé, leur réelle beauté (création d'une bourgeoisie encore ascendante) comme les romantiques au XIX<sup>e</sup> siècle avaient redécouvert la beauté des cathédrales (4), on savait, bien sûr, que tant qu'ils étaient là le pouvoir pouvait toujours les récupérer, y loger des C.R.S. ou des handicapés, ou encore en faire une foire internationale, mais on savait aussi qu'en tout cas il ne pourrait pas livrer le terrain à ses immenses promoteurs et à leurs H.L.M. de luxe. Quant aux habitants riverains, ils étaient alors à peu près tranquilles ; les pavillons interdisaient toute la « rénovation » du quartier, on leur foutait donc la paix un bout de temps.

En effet, le processus de la spéculation a toujours lieu de la manière suivante. D'abord, le pouvoir plante un grand machin style « Hauts de Belleville » ou « Italie - New York », etc., puis le standing du quar-

## Déclaration des 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> sections du P.S.U.

*Le plan d'aménagement des Halles adopté par le Conseil de Paris ne nous satisfait d'aucune manière.*

*Le projet, étudié en fonction des intérêts du grand capital et des trusts internationaux n'est ni humain, ni social.*

*Il est contraire aux besoins des habitants des Halles et à ceux de l'ensemble des habitants de la région parisienne.*

*De plus, la tactique qui consiste à mettre les Parisiens devant le fait accompli en détruisant des logements et des monuments sans leur demander leur avis, et sans même leur expliquer ce qui sera construit à la place, est parfaitement révoltante.*

*Nous refusons à la Société d'Economie Mixte pour l'Aménagement des Halles le droit de décider de l'avenir des Parisiens.*

*Elle n'en a pas la compétence.*

*Cette société a été créée par le pouvoir politique actuel, en fonction des intérêts du capital. Les intérêts qu'elle défend sont contradictoires avec ceux de l'ensemble des habitants de Paris.*

*Nous ne rentrerons pas dans une critique technique du projet de rénovation des Halles. Nous refusons en bloc ce projet.*

*Nous ne prendrons pas parti pour tel ou tel tracé du R.E.R., pour tel emplacement de la gare du métro. Nous ne défendons pas tel ou tel procédure juridique plutôt qu'une autre. Nous abandonnons ces problèmes aux technocrates du pouvoir.*

*Mais nous nous battons pour des exigences fondamentales.*

● *Nous exigeons que tous les habitants menacés d'expulsion soient relogés sur place et dans les mêmes conditions financières.*

● *Pour cela, il faut que toute forme de spéculation foncière soit stoppée.*

● *Nous refusons l'implantation dans le centre de Paris de nouveaux bureaux et en particulier, l'édification du Centre international de commerce.*

● *Nous exigeons le maintien des espaces verts existant et l'intégration de nouveaux espaces verts dans le quartier.*

● *Nous exigeons que la priorité soit donnée à la construction d'équipement socio-culturels (logements à loyer modéré, écoles maternelles, crèches, salles de rencontre...).*

● *Des pavillons de Baltard doivent être préservés. Leur conception se prête admirablement à de nombreuses activités culturelles, artistiques et sportives.*

### Seule la lutte paie

*Celle des associations de locataires (exemple association des locataires des îlots Beaubourg et Saint-Martin) qui, en mobilisant les travailleurs quartier par quartier, a déjà fait reculer les vautours qui font « main basse sur la ville » et peut les faire reculer bien d'avantage encore.*

*Pas d'expulsion sans relogement obligatoire dans le quartier et dans les mêmes conditions financières.*

*Et plus largement, l'action politique des travailleurs pour le renversement du capitalisme et l'instauration d'un socialisme où le droit de tous au logement soit effectivement assuré ; à chacun un appartement conforme à ses besoins, pour un loyer en rapport avec ses possibilités.*

*Ceci nécessite à la fois le droit des habitants de prendre les décisions qui les concernent dans le domaine du logement et de l'urbanisme comme dans les autres.*

tier augmente, alors on liquide toutes les anciennes maisons à la périphérie. Les cadres des Hauts de Belleville ne vont pas tolérer les juifs et les Arabes du « bas Belleville », de même que ceux de la Porte d'Italie les ouvriers qui les entourent. D'autant que le prix du terrain qui supporte les juifs, Arabes et autres ouvriers augmente démentiellement avec la proximité du « gros machin ».

Il est normal que « l'Huma » n'ait rien compris à tout cela comme il est normal qu'à Paris et dans le monde tout le monde ait inconsciemment compris de quoi il s'agissait : la victoire des Versaillais sur Paris. Du moins sur ce qu'on appelait Paris avant et qui n'est plus de nos jours que l'espace urbain compris à l'intérieur du boulevard périphérique.

Mais cette victoire ne résout pas deux problèmes. D'abord comment les « cadres moyens » logés intra-périphérique vont-ils pouvoir vivre sans mourir d'ennui, eux qui voulaient habi-

ter Paris pour son côté « sympa, populaire » comme le dit Wolinsky dans sa réclame pour la « Résidence De Broca » (5). Ensuite, comment le prolétariat va-t-il accepter de vivre dans ce Sarcelles géant qu'est la banlieue extra-périphérique ? □

(1) Il reste bien entendu encore quelques îlots « insalubres », c'est-à-dire à « rénover » et à vider de leur population dans les quartiers de l'Est. Nous verrons plus loin comment cela se fera aisément.

(2) Pas tout à fait absent ! Il n'est qu'à voir sa réaction lors de la venue de Sun-Rhà et en d'autres circonstances.

(3) Du moins le monde industriel occidental, voir la manifestation de New York et les réactions aux U.S.A.

(4) Tiens, à défaut des Halles, Notre-Dame ferait un excellent forum populaire ! (Comme au Moyen-Age d'ailleurs.)

(5) « Sire, la France s'ennuie » répondit Guizot au roi-bourgeois Louis-Philippe, étonné de voir cette même bourgeoisie le contester. C'était juste avant la Révolution de 1848.

# Changer les loisirs, changer la vie



## La création

« T.S. ». — *Que veut dire, pour toi, l'organisation des loisirs dans la société actuelle.*

— Entre le temps de travail et de loisirs, il y a des différences. Dans le travail, il y a beaucoup, beaucoup, beaucoup de contraintes. Les gens ne possèdent pas leur travail. Même dans le temps de loisir, on est réprimé : il faut payer les cinémas, les autoroutes. Les C.R.S. ne payent pas de transport. Les ouvriers sont transportés, serrés comme des cochons. Tous les spectacles sont artificiels. Mais j'aimerais des pièces de théâtre qui racontent la vie, qui la montrent. Moi je trouverais un rôle. Pas le gendarme comme dans le « guignol », parce que le guignol, c'est pour donner la peur du gendarme aux enfants. Quand j'étais gosse, j'étais allé le casser.

Regarde, je vais au bois de Vincennes me promener, mais c'est parce qu'il n'y a que celui-là près de chez moi. Je discute avec toutes sortes de gens.

Je discute avec des profs, des

étudiants depuis Mai 68. J'ai évolué. Ils m'ont expliqué des choses. Ils n'ont pas fait voir leur supériorité. Je leur ai appris des choses aussi.

« T.S. ». — *Manger et boire, c'est un loisir ?*

— Oui, mais modérément, mais il faudrait manger avant de partir bosser, comme les Anglais.

« T.S. ». — *Le plaisir sexuel, ça compte pour toi ?*

— A l'heure actuelle, j'arrive que j'ai plus le temps de faire l'amour. On est trop fatigué. On le présente comme un loisir. La publicité, tout ça... Mais on est trop fatigué. Pourtant c'est pas un loisir, c'est un plaisir. On a une vie de sauvage. On est des abrutis.

On lit des romans-photos, des conneries parce que c'est facile à lire. On n'essaie pas de comprendre. C'est pas profond.

« T.S. ». — *Comment vois-tu une société plus juste ?*

— On mettrait tout en commun. Y aurait plus d'argent. Les gens ne travailleraient que quatre ou cinq heures par jour et ils feraient un bou-

lot intéressant. Ils créeraient et posséderaient ce qu'ils font, quoi ! Tu vois, moi, je fais du pain. J'essaie de le faire le meilleur possible. Mais avec leur saloperie de farine, je ne peux pas faire du bon boulot, à moins de me crever. Dans une société socialiste, ça n'existerait pas. Après quatre heures de boulot, j'irais m'occuper des jeunes. C'est forcé ! J'aimerais m'occuper d'autre chose après quatre à cinq heures de boulot. On m'apprendrait à lire.

Dans une société sans argent, le loisir ne serait pas différent du travail. Le loisir ça ne serait pas se reposer du travail.

Si on donnait aux gens les moyens, ils trouveraient ce qui leur plairait. Et même, ils chercheraient à savoir comment mieux travailler, puisque ça serait leur travail, et pas celui du patron. Ils rêveraient plus de choses pas vraies. Regarde la publicité, elle fait semblant de montrer les gens heureux : « Souriez à la

pas envie de danser. Pourtant, j'ai vu les jeunes danser la pop. Ils s'amuse. C'est bien. Tu vois, j'aimerais que, dans une autre société, on n'aille pas dans un dancing où les gens restent sur le banc parce qu'ils n'ont pas de fric pour se payer des « pots ».

Si je ne travaillais que quatre heures ou cinq heures, après le boulot, je chercherais un coin difficile à trouver en forêt où j'entendrais plus le bruit des bagnoles. Je changerais carrément de ma vie actuelle.

On a acheté une machine à laver automatique et la vie c'est pareil. Le modernisme, y a quelque chose qui ne va pas. Je fais le pain à la main, tu vois.

On changerait aussi la vie de famille. On pourrait se parler ouvertement, se voir plus souvent. Plusieurs familles qui vivraient dans une même maison ça serait bien, mais ça c'est pour les jeunes. Faut être habitué jeune. Faudrait que les gens puissent créer quelque chose. Un travail fait avec plaisir, c'est différent.

Il faut qu'un parti explique aux ouvriers que ça devrait être comme ça et comme ça. Pour moi, aujourd'hui, la politique, c'est un peu de la salade ! De la romaine, de la frisée, de la laitue, du cresson. Parce que, tu vois, les gens qui sont à la tête des partis ne savent pas ce qu'ils sont !

J'aime bien ceux qui disent la vérité. Il arrivera un moment on saura à quel parti ils sont.

## un ouvrier boulangier explique

vie ! » qu'une affiche disait l'autre jour dans le métro. Tout ça c'est pour leur faire oublier l'air pourri. Moi, je ne voudrais pas travailler pour des millions. J'aime le boulot bien fait. Faut pas travailler par obligation.

## Le socialisme

« T.S. ». — *Sur ces sujets, qu'attends-tu d'un parti qui lutte pour le socialisme ?*

— Faut tout changer dans l'éducation nationale, parce que si les gens se laissent abrutir, il y a quelque chose qui ne va pas dans l'éducation nationale. Il faudrait pouvoir organiser nous-mêmes notre travail et nos loisirs. Il faudrait supprimer ce qui est inutile dans cette société, tous les parasites. Par exemple, les trusts de pharmacie qui profitent de la Sécurité sociale.

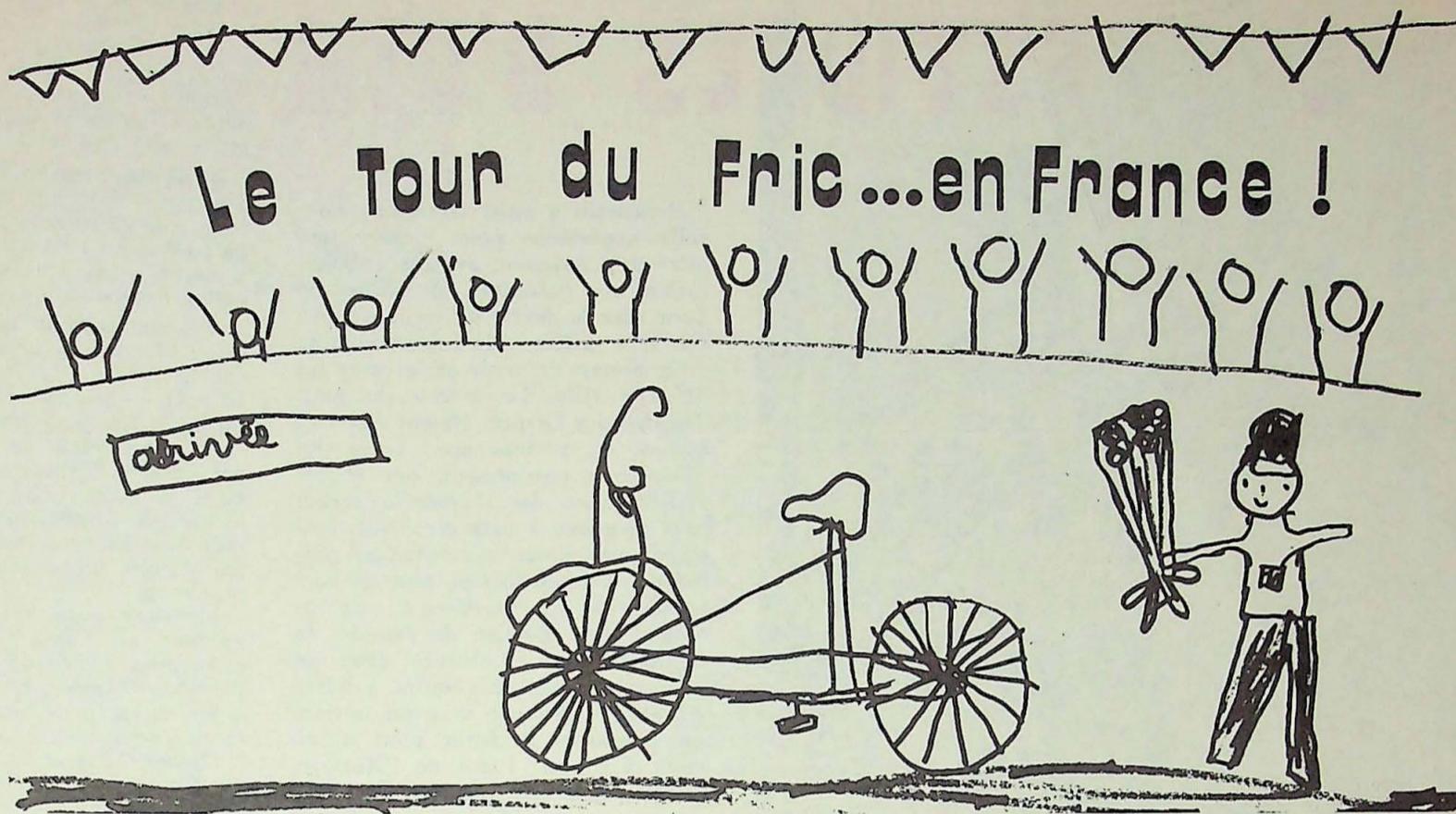
La fête, pour moi, ça serait recevoir un copain. Par exemple, un mariage ou les manèges, c'est pas la fête. Danser c'est pas mal, mais ça dépend de la musique. La pop, je comprends rien et ça ne me donne

## Le réel

« T.S. ». — *Comment la société socialiste pourrait changer la « culture » ?*

— Je crois que ça serait d'abord une grande liberté pour tous. Pas des casques de flics partout ! A l'heure actuelle, le travail c'est l'abrutissement et la culture pour les bourgeois. Je ne sais pas si Picasso c'est intéressant. On le dit, mais, pour moi, c'est une déformation de quelque chose. On dirait qu'aujourd'hui on fait tout pour que les ouvriers ne comprennent pas la culture. La culture actuelle c'est fait exprès pour les obliger à accepter de bosser à la chaîne. Pourtant, y a des bourgeois qui ne comprennent pas Picasso. Mais ils font semblant de piger, pour être différents des ouvriers.

Il faudrait que les artistes fassent des choses que les gens comprennent. C'est pour ça que ça aurait de la valeur. Des artistes vraiment socialistes, ils feraient des choses pour la classe ouvrière. Les ouvriers, eux, ils aiment le réel. □



**A**LLEZ Merckx! Allez Ocana! Allez Thévenet!... Tout au long des routes françaises, des centaines de milliers de spectateurs ont lancé ces cris...

Le Tour de France est apparu, ce qu'il n'a jamais cessé d'être, comme un phénomène de masse. Dans les entreprises, les ateliers, les bureaux, entre la fin juin et le milieu juillet, on se disputait sur les mérites de tels ou tels coureurs, on escaladait entre deux demis le Tourmalet et l'Aubisque.

### Une machine à sous

Pourtant, le Tour de France est une grande machine, une machine à sous...

Il avait débuté de curieuse façon, d'ailleurs, cette année, ce Tour 71. Alors que les stratèges de café discutaient des mérites comparés des Belges ou des Italiens, les coureurs cyclistes, quant à eux, parlaient primes et salaires.

Il faut savoir que si les grandes vedettes sont payées plusieurs millions chaque mois, la masse — d'ailleurs anonyme — du peloton a des salaires bien moindres.

Les trois quarts d'entre eux ne se font pas les 100.000 AF par mois. Quant à certains, ils touchent 30.000 AF par mois — même pas le S.M.I.C. —, et cela seulement dix mois par an.

S'ils usent leur sueur sur les routes, c'est donc avant tout pour essayer d'échapper à leur condition et essayer de devenir une des quatre ou cinq vedettes.

Ainsi, chaque dimanche, au printemps et en été, des milliers de jeunes se pressent sur les routes de province, dans les plus petits villages, dans les courses réservées aux amateurs. Chaque année, quelques dizaines de cyclistes émergent de ces courses et passeront professionnels. Devenus professionnels, leur Tour de France sera pour eux la récompense suprême pour essayer de percer le mur de l'anonymat des pelotons.

Pour gagner leurs salaires, ils sont contraints aux succès, d'où l'attrait pour les coureurs néophytes des substances excitantes dopantes.

C'est l'ensemble de ces problèmes qui déclencha, le deuxième jour de l'épreuve, une grève de protestation de tous les concurrents pour réclamer de meilleures primes de course, non contents de l'argent qu'ils peuvent y gagner. Le Tour de France est aussi pour les cyclistes l'occasion de se faire un nom. Qui dit renommée dit meilleurs salaires, meilleures primes.

Ces primes qui, pour les contrats dans les critères d'après-tour, seront fixées par une équipe de managers suivant les résultats obtenus dans la course : un demi-million pour Merckx, 300.000 F pour Ocana, etc., bien moins du mille pour les concurrents restés anonymes.

La gloire des cyclistes, sauf pour quelques-uns, rapporte en fait beaucoup plus d'argent à ceux qui l'exploitent — ceux qui la portent.

### Des panneaux publicitaires à pédales

Chaque coureur est engagé par une maison à qui il sert de support publicitaire au même titre que les autobus ou la télévision.

Les véritables concurrents du Tour du fric, ce ne sont pas Merckx, Ocana ou Thévenet, ce sont les stylos Bic, les moteurs Peugeot, les saucissons Malternes, les tables Ferretti, etc.

Le Tour du fric est celui d'une gigantesque affaire commerciale où se traitent les affaires des capitalistes européens.

Une caravane de plus de deux heures, qui évoque plus la Foire de Paris qu'un cycliste, précède le peloton et propose aux spectateurs sportifs les bienfaits de la société de consommation. Là aussi les millions se brassent...

Pour les sociétés, une victoire d'étape, c'est le passage de son sigle à la télévision; dans les journaux, ce sont les articles où l'on n'oublie jamais de mentionner la firme employeur, etc.

L'organisation du Tour est d'ailleurs, de A à Z, une opération financière.

Une organisation réalisée par l'« Equipe » dont on connaît l'attachement au caractère apolitique du sport, et le « Parisien libéré » dont on a pu apprécier son amour de la jeunesse à propos des affaires de Sceaux et de La Courneuve.

Les villes étapes doivent payer pour être retenues. Les équipes doivent, elles aussi, payer une taxe pour être retenues — très élevée pour certaines.

Certes, les profits enregistrés les rembourseront largement, mais où sont, dans tout cela, les exploits sportifs ?

### La mythologie du tour

Occasion de profits innombrables, le Tour de France est aussi l'occasion de toute une mythologie du sport et de l'exploit.

Pendant le mois de juillet, on donne en pâture aux Français de nouveaux héros, de nouveaux supermen. La mise en avant de ces héros permet de faire oublier aux travailleurs les hausses des vacances. Cette mythologie des « forçats de la route » est l'occasion d'envolées lyriques des envoyés spéciaux radio, T.V., journaux sur les échappés, les étapes de montagne. Les nouveaux Achille, Ulysse ou Zorro s'appellent E. Merckx ou Ocana.

Confortablement installé dans son fauteuil ou attablé au bar d'un café, le travailleur oublie ses fatigues en se prenant pour les coureurs du Tour, et vit pendant vingt et un jours au rythme des étapes de la course.

La mythologie atteint le comble lorsqu'un des concurrents, surtout lorsqu'il s'agit d'un des favoris, se blesse. La chute d'Ocana, dans la treizième étape, fut l'occasion des commentaires les plus effarants. « Le Monde » du 13 juillet a justement relevé ces faits, et il est important d'y revenir.

Alors que des dizaines de condamnés à mort étaient exécutés au Maroc, qu'un tremblement de terre ravageait une partie du Chili, les journaux français titraient sur la chute d'Ocana avec des titres tels : « Un héros foudroyé », « Le drame effroyable du Tour », etc.

Le rôle de la presse tend d'ailleurs à exacerber les passions dans le Tour, que ce soit dans l'abus d'adjectifs ou dans le chauvinisme le plus plat. Il est intéressant de noter que l'an passé, Ocana, un concurrent parmi d'autres, était l'objet d'attaques de toute la presse espagnole pour être le fils d'un républicain espagnol exilé. Cette année, premier du classement, il fut l'objet d'une véritable adulation de la presse espagnole confinant au chauvinisme le plus exacerbé.

Ce qui est triste, mais qui n'est pas, hélas! pour nous surprendre, c'est l'entrée dans ce concert de chauvinisme et de passion qui n'ont rien à voir avec l'effort sportif de la presse du parti communiste.

Certes, nous savons que le parti communiste se refuse à faire une analyse sérieuse du sport de compétition et de signification politique. Un sport où ce n'est pas l'effort qui est mis en avant, mais l'esprit de concurrence et d'individualisme le plus total.

La lutte idéologique, partie prenante de toute lutte révolutionnaire, doit passer par une lutte sans pitié contre le sport de compétition, surtout quand celui-ci sert de couverture à une gigantesque entreprise capitaliste.

« L'Humanité », quant à elle, est partie prenante de cette foire au fric; il y a trois ans, c'était Jacques Anquetil qui, chaque jour, donnait ses impressions. Cette année, chaque jour, une page vantait les mérites des héros du Tour. Abel Michea et Roland Passevant joignaient leurs trompettes aux concerts des journaux capitalistes en faisant assauts et surassauts de démagogie par rapport aux concurrents.

Quant à « Miroir-Sprint », hebdomadaire sportif contrôlé par le P.C.F., il fut égal à lui-même, c'est-à-dire acceptant totalement l'idée de sport de compétition capitaliste.

Le Tour de France est à présent fini, les critères après-Tour vont commencer, le cyclisme du fric continue...

# LES FESTIVALS D'ÉTÉ



Benedetto a aussi tenté une nouvelle expérience pour monter une pièce sur Avignon, avec la collaboration des habitants. Il lui donne pour titre la devise d'Avignon : « A Bec et à griffes ». Il a demandé aux Avignonnais de venir parler avec lui de leur ville. Les portes du petit Théâtre des Carmes étaient ouvertes à tous en permanence. Après des discussions passionnées, des études sociologiques, des thèmes de scènes sont proposés à tous ceux qui désiraient contribuer aux exercices pratiques : Parade foraine pour présenter la ville aux touristes et aux badauds. Une histoire de famille de bâtisseurs qui commence avec un scieur de pierre de l'équipe à Bénézet et qui s'achève avec un ouvrier qui travaille au futur pont d'Avignon. Un soir, Place de l'Horloge, des melons, des guitares, etc... De nombreuses répétitions en commun (acteurs et public collaborant) eurent lieu jusqu'à l'achèvement de la pièce, qui pourra être modifiée au cours des représentations. Vous verrez peut-être cette pièce si vous passez par Avignon, et dans l'euphorie des vacances, les estivants, disponibles pour toutes les fêtes de l'esprit, rempliront la salle du Théâtre des Carmes. Et puis, à l'automne, le dernier touriste parti, la petite place redeviendra calme et silencieuse sous ses platanes et quelques habitués seulement franchiront la porte du théâtre... à moins que les Avignonnais, entraînés par les comédiens, pris au jeu, continuent la fête. C'est le souhait que nous formulons pour eux et pour tous ceux qui, ailleurs en France, suivront l'exemple.

LES vacances et l'été voient se réanimer chaque année la carte des festivals d'été.

Il y a vingt-cinq ans, un comédien Jean Vilar, avec quelques amis débarquait en Avignon. Il eut le coup de foudre pour ce lieu scénique admirable qu'est la Cour d'Honneur du Palais des Papes.

Jean Vilar, Gérard Philipe, et toute une équipe de comédiens, techniciens, décorateurs, musiciens, redonnèrent le sens de la fête au théâtre. Les grands textes classiques retrouvaient une force nouvelle, enfin dépoussiérés et déshabillés des dorures et des velours. Après le spectacle, dans la douceur des nuits provençales, les spectateurs étaient peu pressés de rentrer et, sous les platanes de la Place de l'Horloge, ils discutaient du spectacle, côtoyant les comédiens, bavardant amicalement avec eux. C'était la fête au théâtre que Jean Vilar avait fait naître. Il l'a implantée d'abord à Suresnes en 1951, puis à Chaillot.

Avignon influença de nombreux festivals en Provence (Vaison, Arles...), puis dans d'autres régions de France (Carcassonne, Angers, Saint-Malo, les Nuits de Bourgogne...). Mais passé l'été, la fête est finie, les lampions sont éteints, et la morosité de la vie quotidienne revient, malgré l'effort parfois isolé de jeunes animateurs de troupes théâtrales, héritiers de Jean Vilar.

Pourquoi la fête ne dure-t-elle que l'espace d'une saison ? L'imagination au pouvoir, disait-on en mai 68... Oui, mais attention quand même au bâton du gendarme Marcellin ! Même les plus décidés y regardent à deux fois.

Pourtant, certains animateurs cherchent, en cours d'année, à réaliser des manifestations originales, avec

le concours de la population, tel André Benedetto, en Avignon. Pour commémorer le centenaire de la Commune de Paris, il a eu l'idée d'organiser un défilé populaire. La compagnie a construit un grand canon, une marionnette géante symbolisant la Commune (c'est une grande femme rouge qui exprime quelque chose de si fort qu'on la tue et qu'on ne peut pas la tuer). La population approuvait chaleureusement ces héritiers des communards et cette leçon vivante d'histoire qui leur était offerte.

## Semaine d'Art en Avignon

Les 4, 7 et 10 Septembre 1947

Au Palais des Papes, à 21 heures, création de

### RICHARD II

DE W. SHAKESPEARE

Les 5 et 8 Septembre 1947

Au Palais des Papes, à 21 heures, création de

### TOBIE ET SARA

DE PAUL CLAUDEL

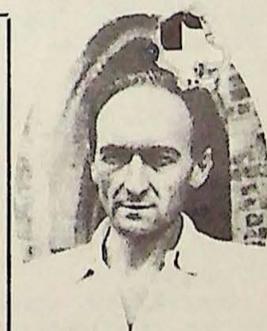
Les 6 et 9 Septembre 1947

Au Théâtre Municipal, à 21 heures, création de

### LA TERRASSE DE MIDI

DE MAURICE CLAVEL

PRIX DES PLACES 100, 200, 300 Francs  
Location Agence Havas • Tél. 9-12



## En Avignon, bien sûr

• **Théâtre.** — Jusqu'au 28 juillet : « Isabelle, trois caravelles et un charlatan », de Dario Fo ; 28-31 juillet : « Le Jeu de Robin et Marion », d'après Adam de La Halle ; 5 au 9 août : « La petite voiture de flammes et de sang », de Liliane Atlan.

• **Théâtre musical.** — Du 1<sup>er</sup> au 3 août : « Un contre tous », de Victor Hugo ; du 23 au 26 juillet : « La Chasse au Snark » ; du 6 au 10 août : « El Cimaron » ; du 2 au 4 août : Marionnettes musicales.

• **Manifestations annexes.** — Jusqu'au 16 août : « L'Equilibre libéré », par le Théâtre de Travers ; jusqu'au 14 août : « Playa Giron », par le Théâtre de la Reprise ; jusqu'au 20 août : « La tête rétrécie de Pancho Villa », par l'ensemble théâtral de Lyon ; jusqu'au 4 août : spectacle Avron et Evrard. A Champfleury, notre camarade Jean-Baptiste Thiérrée et sa femme Victoria présentent leur spectacle de cirque.

Signalons aussi : l'exposition d'art enfantin au Palais des Papes, les rencontres cinématographiques, les dessins d'humour à l'hôtel de Crochans et les activités de deux animateurs avignonnais :

Gérard Gélas et le Théâtre du Chêne Noir présentent « Aurora » (cf. « T.S. » n° 495) et des concerts de free-jazz.

André Benedetto et le théâtre des Carmes présentent « A bec et à griffes » (cf. voir notre article dans ce numéro) et « Mandrin ».

## Théâtre Musique Poésie

en fête sur la route  
de vos vacances

### La Baule

Le Théâtre des Pays de Loire joue, jusqu'au 30 août, « Meurtre dans la Cathédrale », de T.S. Eliot, et « Il est important d'être aimé », d'Oscar Wilde.

### Souillac (Lot)

Du 10 au 14 août, festival Roger Vitrac, avec le Bread and Puppet (« King Story », « Un homme dit au revoir à sa mère »), le théâtre de Suresnes (« En regardant tomber les murs », de Guy Foissy, et deux pièces de Obaldia « Edouard et Agrippine », « Le Grand vizir »), le groupe d'expression d'Antony (résidence universitaire) « Pourquoi les Clowns ».

### Carcassonne, Collioures, Sète, Sisteron, Marsillargues

accueilleront le Théâtre du Midi (Jean Deschamps) pour « Les trois Mousquetaires », de Dumas, « La Reine morte », de Montherlant, « Le 7<sup>e</sup> Commandement », de Dario Fo, « Torquemada », de V. Hugo.

### Beaune

Jusqu'au 7 août : « Splendeur et mort de Joachim Murieta », de Pablo Neruda.

### En Corrèze

Le groupe Arlequin donnera une série de manifestations jusqu'à fin août.

Bien d'autres fêtes du théâtre vous attendent. A vous de les découvrir, à vous de les apprécier. □